

Les confessions d'un officier des troupes coloniales

Marie Etienne Péroz

1857-1910

**Niger (Samory)
Guyane (Dreyfus)
Tonkin (Dé-Tham)**

**Présentation et commentaire par
Jean Pierre Renaud**

Editions JPR

Préface

Pourquoi ce titre de confessions ?

Il n'est pas fréquent, et je n'en connais, personnellement, pas d'autre exemple, qu'un officier se livre à un tel exercice de mémoire et de confidences publiques et privées, qui n'a d'ailleurs rien à voir avec la confession de péchés, seraient-ils d'Etat.

Un témoignage toujours vivant d'une vie militaire, amorcée dès l'adolescence, à treize ans, en 1870, contre les Prussiens, et qui se poursuivit sur plusieurs continents, l'Afrique, l'Amérique du Sud et l'Asie, à la fin du XIXème siècle, à l'époque des grandes conquêtes coloniales de la France.

Des confidences délivrées sur tous les sujets dans les nombreux récits qu'il publia, notamment dans une autobiographie **intitulée *Par Vocation, vie et aventures d'un soldat de fortune (1870-1895)***.

Il ne s'agit bien sûr pas de confessions à la Jean Jacques Rousseau, dont l'auteur fut un fidèle lecteur dans sa jeunesse, ni de celles d'un Musset, ou d'un mangeur d'opium, tel que Thomas de Quincey. Ce sont les confessions d'un soldat exceptionnel, aux états de service exceptionnels, toujours libre d'esprit et de jugement, quelles que soient les circonstances.

Et ces confessions ont d'autant plus d'intérêt que leur auteur fut en présence de deux des grands adversaires coloniaux de la France, Samory au Soudan, dans les années 1880-1890, et à une moindre échelle, le Dé-Tham, au Tonkin, dans les années 1896.

Le lecteur constatera qu'il y a un regard Péroz, une observation Péroz, un jugement Péroz sur une multitude de sujets rencontrés, faits, gestes, et personnages. Regard et jugement dénués de tout préjugés, chose assez rare à l'époque.

Une succession de romans

La vie de Péroz fut une succession de romans, et ses récits fourniraient à eux seuls la matière de beaucoup d'entre eux.

Avec une entrée en matière patriotique, **à Vesoul**, dans l'est de la France, alors que les troupes prussiennes avaient envahi le territoire, et occupé la ville.

En 1875, à l'occasion de son engagement dans la cavalerie carliste **en Espagne**, où il fut chef de peloton.

Au cours de sa première campagne **au Soudan**, avec le colonel Gallieni, en 1885-1886, et comme adversaire ou partenaire de Samory, premier observateur privilégié de son Empire ; et au cours de sa deuxième campagne, avec le colonel Humbert, en 1891-1892, cette fois en qualité d'adversaire de Samory.

Entre temps, en 1888-1891, il avait servi, en qualité d'officier d'ordonnance, pendant trois ans, **dans les cabinets des ministres de la Marine et des Colonies, fonctions qui l'avaient placé aux premières loges d'observateur dans l'affaire du général Boulanger.**

Puis **en Guyane**, en 1895, où il fut mêlé, sans y avoir aucune responsabilité, à une sombre affaire avec le Brésil, celle de la Mapa, mais surtout **parce qu'il côtoya le capitaine Dreyfus, qui venait de rejoindre le bagne de l'île du Diable.**

Sa vie d'aventures tropicales n'était pas finie, puisqu'il fut affecté, **en 1896, au Tonkin**, et chargé de lutter et de rallier, sous les ordres du gouverneur général Paul Doumer, le Dé-Tham, dernier grand chef pirate ou rebelle à la conquête française, c'était selon.

Et enfin, en 1900, sa nomination à la tête du **3^o Territoire Niger-Tchad**, afin d'organiser ce nouveau territoire, dans des conditions matérielles, humaines, et géographiques extrêmes, qui **aboutirent à un rappel politique énigmatique**. Nous nous en expliquerons à la fin de cet ouvrage.

Sa brillante carrière était alors brisée, et sa santé définitivement ruinée au service de la France !

Qui fut Péroz ? Un soldat, un écrivain ?

A la lecture des larges extraits de **ses récits** que nous livrons au lecteur, ce dernier constatera qu'il eut non seulement **plusieurs vies**, mais qu'il fut un témoin exceptionnel des faits, des événements, des hommes, toujours avec le même regard, et la même aptitude d'appréciation et de jugement.

Respectant toujours ses adversaires, n'hésitant pas à faire l'éloge de Samory, tout en soulignant ses mauvais côtés de « *tyranneau noir* », ce qui lui valut d'ailleurs, pour l'éloge, d'être violemment critiqué par le groupe de pression des officiers soudanais, le Combes et Archinard ; n'hésitant pas non plus à décrire le Dé-Tham, comme rebelle à la France, un redoutable rebelle, un remarquable chef de guérilla, mais aussi, un chef de bande cruel.

Témoin exceptionnel, mais sans concession aussi des défauts qui caractérisaient à la fois le commandement, le recrutement, les rapports ambigus que les gouvernements entretenaient alors avec l'armée, et le dénuement dans lequel ces mêmes gouvernements laissaient leurs troupes coloniales. Et malgré cela, le soldat affirmait son « loyalisme absolu » à la République.

Critique d'une armée veillante, mais fidélité aussi au sens de l'honneur, et au rôle civique de l'armée laquelle devait être à ses yeux « *une école supérieure d'honnêteté* »

Et son évocation de l'arrivée du capitaine Dreyfus à l'île du Diable ne laisse guère de doute sur ses inclinations.

Homme exceptionnel, soldat exceptionnel, mais aussi écrivain militaire d'exception. Il a couvert des milliers de pages, entre lesquelles il n'a pas toujours été facile de choisir avec un style vivant, spontané, capable d'utiliser toutes sortes de plumes, celles du reporter militaire, du journaliste, de l'explorateur, du mémorialiste, de l'ethnologue en herbe, du géographe, mais aussi du poète, dans la description de ses paysages. Le lecteur aura l'occasion de le constater.

L'ensemble de ses récits constitue incontestablement une mine d'informations de toute nature sur le déroulement des conquêtes, avec les fameuses colonnes, dont il a été un des acteurs, côté Français, mais au moins autant sur les mondes étrangers et les civilisations tropicales rencontrées à leur occasion.

En résumé, Péroz fit beaucoup plus que raconter l'histoire de son temps.

Quelques critiques de l'époque

Lorsque ses livres de souvenirs furent publiés, les critiques ne s'y trompèrent pas en relevant en ce qui concerne **son livre Au Niger (1895) :**

« *C'est là un récit qui offre vraiment l'intérêt dramatique d'un roman. On a le cœur serré par ce contraste : l'enthousiasme du départ, cette foule brillante et joyeuses d'officiers qui quittaient Bordeaux le 20 septembre 1891, rêvant de gloire et d'exploits, et les souffrances prochaines, les fièvres, la mort, l'ennui et l'abandon*

dans des postes éloignés...d'innombrables anecdotes...Outre l'intérêt d'actualité qu'ils offrent, ces récits alertes, colorés, dramatiques, sont une excellente lecture pour qui veut se faire une idée des conditions de la guerre au Soudan... Il y a dans ces souvenirs de campagne de quoi satisfaire tout le monde... Il y a même, parmi les descriptions d'horreurs guerrières qui font frissonner, des traits humoristiques qui éclaircissent un instant des tableaux par trop sombres. (A travers le monde-1895)

Et en ce qui concerne le récit de sa campagne de pacification au Tonkin, dans le Yen Thé, contre le Dé-Tham :

« Dans ce nouveau volume, il nous raconte quatre années de sa vie, de 1896 à 1899 ; c'est un fort émouvant roman vécu, où dans le prestigieux décor de la campagne tonkinoise se déroulent les contes les plus dramatiques et les plus pittoresques, « des contes qui sont de l'histoire » : l'aventure héroïque et belle du Dé-Tham, le dernier défenseur de l'indépendance annamite... celle encore toute gracieuse et jolie de Ky Dong, l'enfant du miracle, et de terribles histoires de chasses qui laisseraient Louis Bousсенard lui-même incrédule. Tout cela est narré par le lieutenant-colonel Péroz avec beaucoup d'art, d'émotion et de vérité ; on peut le lire à la veillée lorsque la nuit venue, portes closes, on aime à frissonner... (A travers le monde-1908)

Le colonel Péroz était incontestablement en avance sur son temps dans sa conception de l'armée, dans les rapports de cette dernière avec le pouvoir politique, dans sa perception des civilisations étrangères que beaucoup caricaturaient alors. Il fut également un visionnaire dans le texte qu'il publia à la fin de sa vie sur le Japon, avec sa mise en garde sur les dangers de sa nouvelle puissance. Plus optimiste incorrigible que visionnaire dans ses prédictions sur l'avenir radieux qui était réservé aux arrière-petits-enfants des soldats de l'époque, grâce à l'expansion coloniale !

Biographie résumée 1857-1910

Marie Etienne Péroz, né le 12 août 1857, à Montbozon, en Haute Saône, marié en 1887 à Anne Hélène Rapin, à Vesoul (contrat de mariage, apports de 100 000 euros environ pour le mari, et 200 000 euros environ pour l'épouse)

Un fils, Pierre, né en 1893.

Décédé en 1910, à Paris

Etudes au lycée Gérôme, à Vesoul, puis à l'école Sainte Barbe à Paris.

1875 : chef de peloton de cavalerie en Espagne, dans l'armée carliste (quatre mois, de juin à septembre)

Carrière :

22 novembre 1875 : engagé volontaire dans le 4^{ème} régiment d'infanterie de marine de Toulon.

13 juin 1876 : soldat de 1^{ère} classe - 25 juin 1876 : caporal - 25 décembre 1876 : sergent - 11 juin 1878 : sergent major - 26 février 1880 : sous-lieutenant –

15 septembre 1882 : lieutenant d'armement - 20 août 1886 : capitaine – 14 juin

1892 : chef de bataillon – 31 octobre 1898 : lieutenant-colonel

1^{er} janvier 1904 : retraite

Services :

1875 à 1881 : 4^{ème} et 2^{ème} régiments d'infanterie de marine France

1881-1883 : Guadeloupe

1884 -1887 : Haut Sénégal et Niger

1888 -1891 : officier d'ordonnance des ministres de la Marine et des Colonies

1891-1892 : Soudan

1892-1893 : 4^{ème} régiment d'infanterie de marine

1894 -1895 : commandant des troupes de Guyane

1896-1899 : Tonkin

1900-1901 : 3^{ème} Territoire militaire Niger Tchad

1^{ère} Partie : La confession d'une folle jeunesse

La jeunesse de notre héros, Marie Etienne Péroz, fut une succession d'aventures qui débutèrent en Franche Comté, à Vesoul, avec la guerre de 1870 et l'arrivée des Prussiens, il n'avait pas treize ans, quand il voulut s'engager dans les francs-tireurs ; elles se poursuivirent, en 1875, en Espagne avec ses combats dans les rangs de l'armée carliste. Incapable de se soumettre à une quelconque discipline scolaire, il choisit la solution d'un engagement dans l'infanterie de marine. Ses capacités militaires lui mirent enfin le pied à l'étrier, et dans son cas, ce fut plus qu'une image, pour y faire une belle carrière militaire.

Le jeune Péroz jouissait incontestablement d'une puissance physique, d'une volonté, et d'un courage peu communs à son âge, et il n'avait pas peur des coups et des bosses.

Issu d'une famille de patriotes et d'hommes de droit, son père fut notaire à Vesoul, puis magistrat à Montbéliard, il grandit à l'ombre de la guerre avec les Prussiens, et la défaite lui inculqua le goût de la revanche chère aux livres d'histoire, d'autant plus fort qu'il avait fait connaissance avec la guerre concrète qui fut celle des Français de l'est de la France.

Beaucoup de tempérament, sûrement, un peu trop turbulent, impétueux, et batailleur, sûrement aussi, mais comme nous le verrons, le récit qu'il fit de ses aventures guerrières, étudiantes, ou militaires, nous offre un trésor d'informations et d'observations pertinentes sur le milieu et l'époque qui étaient les siens.

Le lecteur sera sans doute surpris par la teneur, souvent extravagante de ses aventures, dès l'âge de treize ans.

Et sans doute tout autant par ses aveux intimes, pour dire le mot, ses confessions. L'auteur racontera que son père l'avait incité à lire les confessions de Jean Jacques Rousseau, qu'il appréciait lui-même, et incontestablement, ses récits portent la marque de cette séduction.

Certains lecteurs s'interrogeront sur la véracité de ces récits, étant donné qu'ils ont été rendus publics, plus de trente ans après les faits, mais ces derniers, racontés, avaient une telle force que le Péroz adulte, au terme d'une carrière bien remplie, et exceptionnelle, pouvait les conserver intacts dans sa mémoire.

Sa jeunesse fut exceptionnelle à tous points de vue, jeunesse tonitruante, folle, mais toujours à l'affût d'observations pleines d'intérêt sur les événements et sur leurs acteurs.

Le colonel de son régiment d'infanterie de marine qui le reçut, en 1875, dans son cabinet de la caserne des Mourillons, à Toulon, l'avait apostrophé ainsi :

« Vous êtes une tête folle ! »

Sans aucun doute alors, mais quelle tête folle !

La jeunesse de Péroz explosa littéralement à l'occasion de la guerre de 1870 entre la France et la Prusse. Il faut se représenter la France de l'Est de l'époque, l'état d'esprit d'une Franche Comté confrontée à nouveau à l'occupation prussienne, comme elle l'avait déjà été en 1815, après la défaite de Napoléon.

Folle jeunesse, et jeunesse incorrigible d'un garçon qui en déroula les années comme dans un roman d'aventures. Déjà, ses aventures de jeunesse suffiraient à, nourrir plusieurs romans.

Apprenti franc-tireur à Vesoul, puis duelliste à Paris, puis officier en Espagne pendant la guerre carliste, à la tête d'un peloton, dans un escadron de cavalerie carliste

Grandes et précoces capacités physiques, comme il se décrit lui-même, de taille haute, bon cavalier et bon escrimeur, et grandes capacités intellectuelles ; élevé paradoxalement, par un père magistrat, selon la méthode de Jean Jacques Rousseau, il réussissait plutôt bien dans ses études au lycée Jérôme de Vesoul, quand une première affaire d'honneur le fit sortir de son cursus scolaire.

Car l'honneur fut une des clés de la vie de cet officier des troupes coloniales.

Ce furent alors des études chaotiques à l'institution Sainte Barbe, à Paris, qui ne le conduisirent pas au concours de Saint Cyr, comme il en avait l'ambition, puis un engagement, qui fut bref, dans l'armée carliste, et la dure école de l'infanterie de marine, d'où il sortit jeune officier.

Chapitre 1

Premières armes à Vesoul

La guerre de 1870-1871 entre la France et la Prusse

Pour bien comprendre la situation, il n'est pas inutile de rappeler succinctement l'historique de ce conflit, notamment par ses implications en Franche Comté.

La déclaration de guerre à la Prusse fut rapidement suivie par une succession de défaites dans l'est de la France, Sedan le 1^{er} septembre 1870, puis Metz le 28 octobre de la même année. Les armées prussiennes avaient pénétré très profondément dans tout le territoire, au nord, à l'ouest, et à l'est. Paris fut assiégé, mais aussi Belfort, à une quarantaine de kilomètres de Vesoul, à partir du 14 novembre 1870.

Le 10 octobre 1870, Vesoul fut occupé une première fois par l'armée Werder, puis une deuxième fois, après la défaite de l'armée Bourbaki, à Héricourt, le 24 janvier 1871, alors que, le 9 Janvier, la même armée avait été victorieuse à Villersexel. Ces localités sont situées à quelques dizaines de kilomètres de Vesoul. Avec la reddition de la garnison, le siège de Belfort fut levé le 16 février 1871.

Le traité de Versailles du 26 février 1871 mit un terme à la guerre, mais avec l'abandon de l'Alsace et de la Lorraine, et le versement d'une indemnité de cinq milliards de francs or, très rapidement versée, qui mit fin à l'occupation du territoire français.

Le jeune Péroz se trouva donc aux premières loges de cette guerre. Et sans qu'il ne le sache encore, l'infanterie de marine qu'il rejoignit ensuite, accomplit des exploits militaires à Bazeilles, aujourd'hui encore célébrés dans cette arme.

Son récit :

« Mon père, magistrat dans le petit chef-lieu d'un département frontière, avait toute sa vie regretté de n'être pas entré dans l'armée. Ce sentiment était très spontané ; il ne s'y mêlait aucune question d'atavisme. Son père avait fait à la vérité la guerre d'Espagne ; presque encore adolescent il y avait conquis les premiers galons. Mais une blessure reçue à quelque tournant de la grande route, près de Tolosa de la Reina, l'avait ramené en Franche Comté. Là, il s'était affaissé pendant plus d'un demi-siècle dans un fauteuil d'officier ministériel. Son oncle était également avoué, ainsi que son beau-frère. Ses grands-parents paternels et maternels avaient appartenu, aussi loin qu'on pouvait remonter, au baillage d'Amont en qualité de gens de justice...

Hanté par la chose militaire, il suivait de très près l'état de notre armée et celui des armées étrangères voisines. Il était très informé sur la Prusse, et je l'avais souvent entendu émettre des doutes sur la valeur de nos forces et de notre organisation au regard de celles de cette puissance. (2/PV) »

A Vesoul, une des grandes garnisons de l'Est de la France, le jeune Péroz avait l'occasion fréquente d'admirer des soldats :

« Et à Vesoul, les lanciers ! Combien brillants, allants, victorieux ! Quelle joie des yeux lorsque apparaissaient au bout des Allées, revenant du champ de manœuvre, les plastrons blancs formant de larges cœurs sur les poitrines vertes.

Les chapskas penchés sur l'oreille donnaient aux hommes quelque chose de hardi. Au-dessus, frissonnaient, claquaient au vent, les flammes rouges et blanches qui empenaient la forêt des lances.

A voir cette force passer majestueuse et vibrante, on sentait comme un léger coup au cœur ; une sorte d'angoisse heureuse et réconfortante.

Et c'étaient ces hommes que la Prusse aurait chassés du Rhin ! Une pareille pensée eût été pour moi presque un sacrilège... »

La guerre de 1870

« Nous étions étendus le long du mur de la cour du lycée, du côté de la Motte derrière laquelle, en été, le soleil disparaît de bonne heure... Tout à coup quelqu'un se jette sur moi, m'enlace et m'embrasse à pleine bouche.

- La guerre ! La guerre ! La guerre est déclarée.

La guerre ! Je me dresse d'un bond.

-- La guerre ! Quelle guerre ? La guerre avec la Prusse ?

- Oui, avec la Prusse ! A bas la Prusse hurlait Charlet, un de mes meilleurs camarades, mon voisin d'étude et de dortoir, un frêle blondin, aux yeux tendres, aux gestes doux de petite fille... nous venons de décider que nous formerons une compagnie franche chargée de passer le Rhin des premières et de saccager incontinent ce continent ennemi.

Je n'avais pas encore treize ans ; j'étais parmi les plus jeunes de cette phalange guerrière.

Dans les derniers jours de juillet et dans les premiers jours d'août, nous nous rendions souvent à la gare pour voir les trains bondés de soldats qui allaient à la frontière. J'ai encore dessinés très nettement dans les yeux ces spectacles lamentables. Qui eut cru, grand dieu, que ces belles troupes tomberaient en un tel état d'indiscipline et de relâchement avant même les premiers engagements ?... Des portières, des toits des wagons, les soldats en bras de chemise, débraillés, beaucoup d'entre eux étaient déjà ivres... Bientôt, c'était dans la gare un indescriptible désordre... Ces spectacles d'indiscipline et de désordre m'angoissaient. Tout enfant que j'étais je me demandais si c'était ainsi qu'on pouvait aller à Berlin... Un jour, mon père et moi nous avons pris la station comme but de promenade. Nous trouvâmes le chef de gare, la figure décomposée, tout tremblant d'émotion contenue.

- Mon Dieu, monsieur Mathieu, qu'y a-t-il donc ?

- Nous sommes battus, monsieur le juge ; à Wissembourg. On dit que Mac-Mahon est en retraite sur les Vosges.

« Battus ! En retraite !... Nous, les Français ! Par des Prussiens, devant des Prussiens ! » Et j'éclatai en sanglots, comme sanglote l'enfance, à gros hoquets, à moitié étouffé, pâmé, défaillant.

Il fallut me rapporter à la maison.

J'étais jusqu'alors un gamin rieur, enjoué, assez léger et peu porté aux longues méditations. De ce jour date une transformation complète de mon être ! La violence du choc m'atteignit si profondément au cerveau et y laissa une telle empreinte qu'aujourd'hui encore, après trente-trois années, j'en porte les traces irrécusables ; sombre, taciturne, hanté pour mon pays par la crainte du lendemain, ruminant quelque plan pour l'aider à parer au malheur attendu, ne croyant plus à un renouveau de sa grandeur en Europe qu'au prix d'épouvantables sacrifices de fortunes et de vies dont les Français ne sont peut-être plus capables. (10/PV) »

Et le jeune Péroz de faire partie d'une bande d'une vingtaine de polissons dont l'ambition n'était pas moins que de défendre Vesoul contre les Prussiens,

s'entraînant au combat, mais dont les premières victimes furent les membres d'une autre bande de polissons de la commune voisine d'Echenoz.

Entre temps, le bruit de la capitulation de Sedan s'était répandu...

« L'automne approchait, et avec lui, la rentrée des classes.

Un beau jour, mon père apparut pour nous ramener à Vesoul, ma sœur et moi. (Ils étaient en vacances chez un oncle, dans le Rhône)

C'était sur les voies ferrées, un incroyable désarroi. Les gares, les trains étaient envahis par une foule armée, vaguement vêtue en soldat, qui n'obéissait à aucune règle, qui ne connaissait comme contrainte que celle imposée par la satisfaction des besoins physiques... »

Le lycée transformé en hôpital, ses parents mettant à l'abri leur fortune et leurs précieux flacons d'alcool, respectivement dans une cachette et dans leur cave, le jeune Péroz assistait aux manœuvres de la garde nationale dont son père était un des capitaines, *« la garde nationale se préparait donc à faire bonne figure devant les Prussiens... Je venais d'atteindre treize ans. A cet âge, on ne doute pas de soi non plus que des événements. »*

La fronde

Le jeune Péroz décida donc de monter la garde avec sa fronde derrière le Sabot, au débouché de la route nationale qui venait de Belfort, avec la ferme intention de toucher le premier cavalier prussien qui s'y présenterait.

« Tout à coup, au tournant de la route, apparaissent deux cavaliers, des hussards. En découvrant le panorama de la ville étalée sous leurs yeux aux flancs de la hauteur, ils s'arrêtent ; ils semblent en scruter les abords. Posée, droite, reluit une courte carabine... Mon cœur battait à rompre... Alors je me redresse et, raidissant la jambe, le corps jeté en arrière, une sueur froide au front, je fais tourner ma fronde... Un léger sifflement traverse l'air ; un des cavaliers porte la main à l'épaule en poussant un cri de douleur.

Je me suis aplati sur le rocher. Coup sur coup, deux détonations retentissent... Une peur insurmontable m'étreint. Lâchant fronde et munitions, je me glisse par une longue fissure rocheuse vers un petit bois de sapins qui conduit dans la direction du village de Frotey...

Dans la soirée arriva l'infanterie. De lourdes colonnes noires éclairées par le scintillement des casques, traînant avec elles un âcre relent de bête humaine et de buffleteries graisseuses. Un ordre parfait. Sur un signe, les tambours et les fifres se taisent... Dix mille hommes occupent la ville... Notre Comté était mauvaise aux Prussiens ? Pas de défense sensationnelle et historique des villes ou des villages, pas de combats ou même d'engagements notables entre les détachements ennemis et les corps francs qui battaient le pays. Mais pas une patrouille, pas une reconnaissance, pas une escorte qui, au tournant du bois prochain, n'eût subitement quelques hommes culbutés par des coups de feu isolés. L'ennemi battait la forêt en tous sens. Il ne trouvait rien. Rarement les représailles étaient possibles, car, pour faire son coup, on allait loin des lieux habités.

C'est ainsi que l'ambulance de Vesoul, quartier général de Werder d'où rayonnaient à chaque heure du jour et de la nuit des estafettes, des courriers, la poste et des détachements de liaison, se garnissait de blessés. (32/PV) »

Après avoir hanté l'hôpital et soustrait un certain nombre de fusils et de sabres dans les vestiaires des soldats allemands, le jeune Péroz se mit en tête de truquer les cartouches des soldats du 4^{ème} Badois qui étaient logés dans sa maison, mais il arriva ce qui devait arriver, le feu accidentel des amorces et de la poudre, *« mes joues et mon nez étaient littéralement rôtis... J'en fus quitte pour l'affaiblissement irrémédiable de l'œil gauche et pour conserver longtemps tout autour un léger semis*

de grains de poudre auxquels succédèrent lorsqu'ils eurent disparu, de fâcheux petits trous qui me gravent encore la figure. (38/PV) »

Péroz, apprenti franc-tireur

« Le froid était devenu très rigoureux. Depuis de longs jours il neigeait. Un linceul blanc couvrait la contrée entière, les routes étaient macadamisées par la croûte durcie sur laquelle roulaient incessamment les convois allemands.

Les loups, venus, disaient les bonnes gens, de la Forêt Noire à la suite des prussiens étaient si audacieux qu'ils pénétraient la nuit jusqu'aux faubourgs que nous habitons....

Un événement atroce qui se passa les jours suivants, presque sous nos fenêtres, me jeta dans une décision désespérée.

Des uhlands en patrouille derrière la Motte avaient rencontré un vigneron déjà vieux, qui, sans doute poussé par le besoin de revoir son petit bien, s'était aventuré jusque-là en se cachant des postes qui muraient les habitants dans la ville...

On le ramena vers Vesoul attaché à la queue d'un cheval. Pour le faire suivre, les cavaliers lui allongent de grands coups de talon de lance dans le dos... Dans un des brusques coups de reins de la bête à laquelle le vieillard est lié, la corde se détache. Se sentant libre, le prisonnier attend qu'un passage difficile absorbe l'attention de ses gardiens ; puis il se dérobe vivement de côté et franchit une haie... Mais les uhlands ont tiré leurs pistolets ; des coups de feu retentissent. L'homme tombe et s'étend sur la neige qui rougit le long de sa cuisse cassée.

Alors une des brutes en chapskas saute à bas de son cheval et s'approche de la victime qui crie grâce ; à bout portant, elle l'ajuste en jurant, et lui fait sauter la cervelle....

Ce soir-là, ma décision fut prise. Je partirais le lendemain pour Langres.

On disait que la ville émergeait, intacte, au milieu de l'invasion ; des troupes françaises de toutes armes y étaient rassemblées, troupes régulières, mobiles, vieux garçons, francs-tireurs, garibaldiens. Un de ces corps m'accepterait peut être comme volontaire. Au reste je cacherais soigneusement mon âge ; mon père l'avait dit, j'avais la taille d'un soldat...

Il y a quatre-vingt-dix kilomètres de Vesoul à Langres ; je comptais pouvoir les franchir en trois jours.

Dans cette aventure délicate, la seule chose qui m'effrayât, c'étaient les loups. Ils parcouraient la contrée par bandes... je ne disposais d'aucune arme... »

Et le jeune Péroz de monter clandestinement dans un fourgon d'un convoi allemand et d'atteindre Port sur Saône, mais en quittant ce bourg, il rencontra une sentinelle allemande qui en référa à un supérieur pour le laisser passer. Il en profita pour filer à toute vitesse en direction de Langres... « Le soleil est couché, il fait un froid épouvantable... » Il aperçoit au loin des uhlands... »La nuit était tombée, opaque ... » il entend des loups et sort son couteau à cran d'arrêt ... il a en face de lui deux loups, mais « bien loin, sur la gauche, scintille un feu semblable à une étoile baignée dans les brumes de l'horizon. »

Le jeune Péroz s'en rapproche, toujours suivi par ses loups... encore un effort et il est sauvé... « J'atteins la maison et je m'abats contre une porte dont le loquet cède... » Une vieille femme et un homme... « Je leur dis mon aventure... » et ils l'hébergèrent pour la nuit.

Il poursuivit son aventure en passant à Combeaufontaine, puis à Cintrey, et à Fays-Billot, pour enfin rejoindre Langres. A Cintrey, il croisa le chemin d'un courtier juif ambulant de Vesoul, M.Dreyfus, dont l'histoire sera rapidement contée plus loin.

Etrangement, au cours de sa vie mouvementée, il croisa celle d'un autre Dreyfus, vingt-cinq ans plus tard.

Plus loin, sur sa route, il rencontra un lieutenant de mobiles sympathique...
« *Je lui raconte mon odyssée et ses causes...*

Tu es un brave petit Français, me dit-il en me caressant la joue. Mais tes parents, que deviennent-ils pendant que tu cours les aventures ? Ton père, ta mère, ta sœur doivent te croire perdu. Tu ne songes pas à leur désespoir ?...

Evidemment, aucun chef de corps n'accepterait de m' enrôler ; j'étais encore un enfant... »

Le jeune Péroz rejoignit alors Langres où habitait un de ses oncles, avec un convoi de blessés.

« C'était encore la France intacte, immaculée. Et l'apparition de notre pavillon flottant si haut et fier me réchauffait l'âme ; mon enthousiasme se réveillait, mon désir de lutte et de sacrifice pour la patrie s'avivait

Hélas ! Quelques heures plus tard, c'était la mine piteuse et la tête basse que je sonnais à la porte de mon oncle pour lui demander l'hospitalité qu'à l'envi m'avaient refusée les régiments de marche, les mobiles, les francs-tireurs et les garibaldiens eux-mêmes...

L'armée de Werder était en retraite sur Villersexel. Vesoul était évacué. Notre retour s'effectua sans incident. Mon père pleurait de bonheur en me retrouvant. Ma mère plus énergique, sut contenir la joie de revoir son fils... (65/PV)

Il n'était bruit dans le pays que de la marche en avant de l'armée française qui venait débloquer Belfort... »

Une drôle d'armée française

« Cependant, un beau jour, on annonça officiellement pour le lendemain l'arrivée d'une des divisions de l'armée de Bourbaki, celle que commandait Cremer... Ce que nous vîmes d'abord nous fit froid au cœur. Une vingtaine d'hommes, vaguement revêtus d'uniformes déguenillés et dépareillés, chasseurs, cuirassiers, lanciers, avec sur les épaules, en guise de manteau une peau de mouton. Les pieds dans les sabots, les étriers garnis de paille. Les chevaux étaient de malheureuses bêtes étiques, montrant le cerceau de leur squelette, avec des os très saillants sur les hanches... A midi, la tête de la colonne de la division Cremer débouchait dans la ville basse.

Autour du général, jeune homme à la mine décidée et hardie, un état-major bariolé des costumes les plus extravagants. Les régiments de marche et les bataillons de mobiles défilaient.

Pauvres régiments, pauvres bataillons !

C'était un spectacle lamentable... Tout ce monde marchait sans grand ordre, chacun suivant son chef, sans s'inquiéter autrement de sa place dans le rang...

Quel contraste avec les troupes allemandes. On était effaré que cette foule en haillons, quelles que fussent ses qualités guerrières natives, allait se mesurer avec des soldats disciplinés, bien en chair, chaudement vêtus et uniformément armés, pourvus d'un matériel de guerre impeccable que nous avions vu auparavant parader dans la ville. (70/PV) »

Les Prussiens furent délogés de Villersexel, mais faute d'ordres, et sans la moindre raison plausible, un important convoi de ravitaillement restait en souffrance à Vesoul, alors que l'armée souffrait d'une disette horrible dans le canton d'Héricourt, et que la population commençait à ressentir la faim.

« Pendant que, dans un bourdonnement continu, grondaient à nos oreilles, le canon de Belfort, celui de Treskow, celui de Bourbaki, la population vésulienne avait envahi la gare... le pillage continua deux jours.

Dans ce même temps nos troupes faméliques, exténuées, à bout de forces, se heurtaient désespérément dans la neige contre les retranchements de Werder...

Après la malheureuse bataille d'Héricourt, plusieurs bandes de francs-tireurs de la région avaient été refoulées de notre côté. »

Le coup de feu du jeune Péroz

« Une d'elles occupait Vesoul lorsque se présenta inopinément devant la ville un escadron de hussards ennemis appuyé d'un détachement d'infanterie...

Dès les premiers signes de bataille, j'étais accouru. Plusieurs habitants, spectateurs ou acteurs, s'étaient mélangés aux francs-tireurs. Je m'étais glissé au milieu d'eux. Prestement, je ramasse l'arme qu'un des hussards avait laissé tomber en avant du pont. C'était un énorme pistolet d'arçon, maintenu par un ressort à une crosse de carabine ; ce dispositif permettait d'épauler et de viser comme avec un fusil. Il était chargé....Je pris place avec mon énorme pistolet au milieu des combattants, j'épaulai et je me tins prêt à faire feu... Tout à coup, la coiffure de notre landwehr réapparaît... Je presse la détente. Un choc terrible, une détonation qui me semble formidable. Culbuté par le recul, je roule dans les jambes du franc-tireur prochain qui, aux aguets, attendait pour faire feu que l'homme se découvrit complètement.

Ce jour-là encore, mon héroïsme n'eut pas sa récompense. Furieux d'avoir manqué son coup, mon voisin, constatant que je n'étais qu'un enfant et que je n'étais pas blessé, se met en colère affreuse; avec de vigoureuses bourrades qui me relèvent, il s'écrie entre deux jurons :

- Fiches moi le camp, sale gamin ! »

Monsieur Dreyfus

Lorsque les soldats de Werder évacuèrent Vesoul, une première fois, la population s'en prit à M. Dreyfus, dont l'habituel métier était l'achat et la vente des objets les plus disparates.

« Je connaissais bien le personnage... C'était un bonhomme grisonnant, haut en couleur, peu soigné, toujours coiffé d'une casquette et vêtu d'une vieille redingote jaunie, déformée, retenue sur un ventre proéminent par deux boutons réunis avec une tresse... A cette époque, l'obsession de l'espion hantait les populations de l'Est. Les juifs particulièrement ceux de langue allemande, étaient en bloc véhémentement soupçonnés de livrer nos secrets à l'armée ennemie. Quels secrets ? Je l'ignore... Le jour même où Dreyfus, - c'était le nom de mon homme, - rentra à Vesoul après sa tournée dans les cantons de l'Ouest, l'armée ennemie, sous la poussée de celle de Bourbaki, avait évacué la ville. Aussitôt une lettre arrivait au parquet le dénonçant comme espion et comme coupable d'avoir volontairement servi de guide à l'envahisseur. On l'accusait notamment d'avoir signalé aux Prussiens des détachements français à la Quarte. Il avait conduit contre eux, écrivait-on, la reconnaissance à laquelle j'avais assisté. On ajoutait que j'avais été témoin de ces actes criminels... Depuis le 4 septembre, un procureur de la République avait remplacé le procureur impérial. C'était un avocat de talent du barreau de la ville. De vieille bourgeoisie vésulienne, il s'était fait remarquer sous l'Empire par ses opinions franchement républicaines... Aussi c'était sans enthousiasme qu'il avait fait ouvrir une instruction contre Dreyfus. A son corps défendant il avait fait lancer contre lui un mandat d'amener... Il avait cependant judicieusement pensé que le seul moyen d'éviter à l'inculpé quelque mauvais parti était de le placer sous la protection des solides portes de la prison.

Je fus citer à comparaître pour dire ce que je savais de cette affaire ;... Mais, franchement, je n'arrivais pas à me convaincre que Dreyfus fût un traître. Certainement, je l'avais vu à Cintrey, peu avant l'arrivée de la reconnaissance

prussienne... Et qu'aurait-il pu espionner à Cintrey, un pauvre village sur la grande route, qui n'a rien de caché ni de mystérieux.

Au fur et à mesure que je parlais, Dreyfus se rassurait. Au contraire, l'embarras du procureur semblait aller croissant.

La populace tenait l'homme pour espion ; elle ne voulait pas démordre, sa conviction était faite... Il fallait livrer le coupable aux premiers francs-tireurs de passage afin qu'on le collât au mur.

Or Dreyfus paraissait innocent. Comment le tirer de cette impasse mortelle ?

Le bon Parnot réfléchissait, la tête dans les deux mains, les coudes sur la table. Dreyfus le voyant si hésitant s'inquiétait, sa figure s'assombrissait....Lorsqu'un effroyable bruit ronfla tout à coup au-dessus de nous. On eut dit le grondement d'un train passant sur le toit.

Le procureur est debout tout pâle. Dreyfus est appuyé au mur.

Une détonation formidable nous bouscule, le bâtiment est ébranlé ... nous ne sommes pas encore remis du choc qu'un nouveau mugissement se fait entendre, immédiatement suivi d'une nouvelle explosion... Plus de doute, c'est le canon ! Les Prussiens bombardent la ville... notre digne magistrat s'est précipité éperdu dans l'escalier, oubliant la coiffure, les bras levés comme pour se protéger sa tête. On l'entend qui vocifère jusque dans la rue, comme un refrain :

- Nous sommes f...

Dreyfus, quoique tout aussi peu rassuré, prend le même chemin ; mais sa peur ne lui fait pas perdre l'esprit. Le portail du palais est grand ouvert ; il l'enfile, traverse la place déserte de toute la vitesse de ses massives petites jambes ; sans hésiter, il tourne du côté de la rue Le Bleu où il demeure.

Un bombardement est chose rare et curieuse. Sur la place du palais, je m'arrête pour réfléchir. D'où verrai-je le mieux ? Les coups de canon m'indiquent, d'après la direction du son, que les batteries prussiennes sont installées sur l'éperon que contourne au pied du Sabot la route de Belfort. La Motte m'offrira un magnifique observatoire... »

Et l'auteur décrivait alors le déroulement de la bataille et son retour au bercail paternel, alors qu'il était poursuivi dans les rues de Vesoul par une patrouille de deux uhlans à cheval.

Les troupes d'occupation

« Le 18 octobre 1872, les Prussiens quittaient Vesoul pour n'y plus revenir. Depuis dix-huit mois la guerre était terminée. Pendant le temps qui suivit, il s'était établi une sorte de *modus vivendi* qui nous rendait le contact de l'ennemi moins insupportable. Les soldats cantonnés dans les maisons particulières y rendaient de menus petits services... Les officiers étaient courtois... Les Badois et les Prussiens qui composaient le corps d'armée de Werder ont conservé pendant les deux années qu'ils ont occupé notre région une discipline parfaite et un esprit militaire - je ne dis pas guerrier - extrêmement remarquable. Leur conduite à notre égard, en dehors des actes de guerre même, a été empreinte d'une modération incontestable... Plus tard, adolescent déjà, lorsque je cherchai à analyser les sentiments qui m'étaient restés de cette guerre, je ne trouvai plus en moi qu'un ardent désir de revanche, ou tout au moins, de réannexion des provinces perdues, mais aucune trace de haine contre le vainqueur.

Il me semblait que, si les questions d'amour propre et d'intérêts matériels qui nous séparent pouvaient être résolues, Français et Allemands seraient portés par maints côtés communs à sympathiser facilement. Cette haine héréditaire dont on nous a tant parlé, je n'en ai pas trouvé trace bien sensible chez le soldat allemand,

même lorsqu'il magnifiait par des chants mélodieux la Wacht am Rhein, dans l'air tiède du soir embaumé par les tilleuls de ma ville natale. (86/PV) »

Commentaire

Comparé à celui de l'armée prussienne, le spectacle de l'état lamentable de l'armée de Bourbaki avait de quoi frapper l'esprit d'un jeune patriote, en loques, désorganisée, démoralisée. Une armée de Bourbaki est d'ailleurs passée dans le langage populaire.

Le jeune Péroz était incontestablement attiré par la chose militaire et ses notations sur l'état de l'armée française, comparé à celui de l'armée prussienne est pleine d'intérêt, sur le comportement aussi des troupes ennemies à Vesoul. Son appréciation détonnait par rapport au discours simpliste et souvent dominant de l'ennemi héréditaire.

Il n'est pas trop surprenant que dans l'ambiance patriotique qui fut la sienne, et qu'il décrivait, celle-ci eut de profonds effets sur son propre patriotisme. Pour être né dans la même région, je crois pouvoir témoigner d'un sens de la patrie souvent très différent, et sans doute plus affirmé que celui d'autres Français.

Enfin, l'anecdote Dreyfus intrigue, parce qu'elle annonce déjà celle qu'il raconta plus tard, alors que commandant des troupes de Guyane, il croisa la route d'un autre Dreyfus, après que le capitaine du même nom eut rejoint le bagne des îles du Salut.

Source (PV) : Par Vocation – Vie et aventures d'un soldat de fortune – 1870-1895 –

Chapitre 2

Au lycée Gérôme, à Vesoul, et à Sainte Barbe, à Paris, le jeune Péroz se rebelle

Après d'aussi vigoureuses aventures, il est évident que le jeune Péroz allait avoir beaucoup de difficultés à se réadapter à la discipline scolaire, publique ou privée.

Ambiance morose au lycée Gérôme et esprit de revanche

« Cette même année (1872), la rentrée des élèves s'était effectuée paisiblement, sans que rien dans son rite coutumier décelât le trouble profond jeté par la guerre dans les esprits.

Comme jadis, les voitures, les guimbardes de formes antiques, les chariots comtois faits d'une planche et de deux échelles entre lesquelles, en guise de siège, s'étalent des bottes de paille, s'étaient alignés le long de la grille du lycée, encombrant les abords de la Préfecture située juste en face.(87/PV)...

Rien, vraiment, ne semblait avoir changé.

Et cependant ? Aux murs clairs du vestibule étaient clouées deux grandes tablettes noires. Des lettres d'or s'en détachaient, attirantes, obsédantes. C'était une litanie de noms familiers, ceux de nos camarades tués à l'ennemi !

Et lorsque les rangs enfin formés, nous défilions devant ces troublantes listes, nous sentions au cœur le froid du marbre ; devant les yeux passait une ombre de deuil...

Une empreinte ineffaçable avait été laissée sur nos jeunes cerveaux par les tableaux de tristesse, de honte, d'abaissement matériel et moral qui s'étaient déroulés devant nous les précédentes années....

Quoique l'idée de la Revanche nous fût imprécise, cependant nous y aspirions tous ; non sur l'heure, car nous n'étions pas d'âge à y prendre part... Nous eussions voulu que ce terrible lendemain fût demain. Devenir soldat, se préparer à la guerre inévitable, tel était notre incessant désir...

Dans cette exaltation des esprits, les études allaient cahin-caha ; la discipline fort mal... M.Kalk, le proviseur n'avait pas su démêler les sentiments qui se heurtaient dans nos jeunes âmes... Il n'avait pas compris qu'ils provenaient de la tension nerveuse où nous avaient laissé les terribles événements vécus pendant la guerre.

Ainsi était né entre lui et les élèves un malentendu que les punitions dont on nous accablait ne faisaient qu'aggraver. Cela faillit aboutir à une révolte.

Ce proviseur était secondé par un surveillant général, faisant fonction de censeur.... Pour lui plaire, il renchérissait sur sa sévérité naturelle avec une ardeur et un manque de tact qui devaient le rendre insupportable à tous...

Et l'auteur de décrire le comportement des maîtres d'étude, dont certains agissaient en véritables sous-officiers... « Tel le vieux sergent qui prouve son zèle en cherchant constamment dans le rang la recrue en faute, non pour la redresser ou pour enseigner à l'éviter mais pour la punir....

Des roulements de tambour réglait tous nos mouvements; leurs échos bruyants se répercutaient à toute heure du jour dans les couloirs sombres. L'impression de caserne surannée était complète.

Je me figure mal aujourd'hui, en rapprochant mes souvenirs d'enfance de ceux des temps récents où je commandais un régiment, une caserne où le bon plaisir régnerait en maître si absolu. Un colonel qui acquiescerait pareillement aux nombreuses punitions distribuées au hasard de l'humeur par son cadre subalterne, qui n'admettrait aucune réclamation, qui ne tolérerait aucune plainte contre la mauvaise nourriture, les abus de pouvoir, les mille petites injustices dont les hommes sont exposés à souffrir, ce chef de corps extraordinaire serait vite signalé et poussé dans l'impasse de la retraite.

Il n'en était pas de même au lycée. Le proviseur y était dépositaire de tous les pouvoirs ; aucune responsabilité apparente ne semblait modérer cette puissance exorbitante. »

Lycées publics et religion catholique

Face à cette situation, nombreux étaient les parents qui confiaient leurs enfants aux institutions scolaires privées, alors que « *dans les années qui suivirent la guerre, on semblait s'être jeté en pleine réaction religieuse...*

Certains parents, quoique combattant la réaction politique et religieuse en toute conviction et avec une parfaite bonne foi, retiraient parfois leurs enfants à « l'Alma mater » pour les confier aux maristes, aux eudistes, voire même aux jésuites.

La question d'éducation religieuse comptait peu à leurs yeux d'incroyants ou de Voltairiens. Du reste, au lycée, cette éducation était poussée au point de rendre jalouses les congrégations enseignantes... L'aumônier était un personnage important, influent ; il convenait de lui plaire, si l'on voulait être bien vu de l'administration, particulièrement du proviseur et du censeur.

Dans nos provinces de l'Est, le nombre des protestants et des juifs est assez élevé ; beaucoup de mes condisciples appartenaient à ces religions. Tout autant que nous catholiques, ils étaient aspergés, matin et soir, au dortoir, au réfectoire, partout d'Oremus, d'Ave Maria et de bénédicité, pour le moins inutiles au dressage de leurs petites consciences d'enfants. On ne leur faisait grâce que de la confession et de la messe. »

L'auteur racontait alors la mésaventure d'un élève libre penseur qui, à la suite d'un incident ridicule et fâcheux, fut chassé de l'établissement.

« Cependant les mois passaient. Les vacances de Pâques avaient détendu nos nerfs. Nous étions rentrés plus maniables, parce que plus reposés, et moins irritables. La mésaventure de notre camarade, le libre penseur sacrilège, réveilla par des causes indirectes notre esprit d'indiscipline.

Nous réprouvions généralement son acte ; mais nous n'admettions pas qu'un de nous se fût permis de le dénoncer. Nous ne tolérions pas les délateurs. Nous jurâmes de découvrir le coupable et de le punir.... Donc, coûte que coûte, nous voulions connaître le traître et le châtier... Il n résultait de véritables batailles rangées ou des duels enfantins non sans danger.

Mon tempérament combatif me mettait dans cette querelle au premier rang. Provoquant, provoqué, j'étais toujours prêt aux coups. Nous nous rossions d'importance dans tous les coins des cours. »

Le duel de La Motte, le premier duel !

Et dans cette suite assez logique, un jeudi, le jeune Péroz provoqua son collègue Balandiez en duel. Il eut lieu du côté de la Motte.

« Enfin, le fameux jour arriva. A trois heures de l'après-midi, Baladiez, ses témoins, et ses amis, moi et les miens, nous nous rencontrions au tournant du rempart venant de la direction opposée. Il faisait un temps splendide... »

Torses nus, le combat commença et le jeune Péroz mit rapidement à terre son adversaire :

« Sa figure et sa poitrine se marbraient de taches rouges et bleues ; sa respiration était haletante, oppressée. Tout à coup, de grosses larmes lui jaillissent des yeux et il s'affaisse sur lui-même, sanglotant. Et moi, le vainqueur, de le voir pleurer, je suis profondément bouleversé, très ému, je l'étreins amicalement en lui demandant pardon. Jusqu'à sa mort prématurée, nous restâmes fidèles camarades.

Sans doute parce que, depuis la guerre, tout était à la revanche l'Etat nous avait gratifiés d'une cinquantaine de fusils à tabatière. Chaque jour une division faisait son apprentissage sous le commandement de notre professeur de gymnastique, un brave petit chasseur à pied, retraité avec le galon de première classe, complètement illettré et, de plus, absolument ignorant de toute manœuvre...

Chaque dimanche, une des études sortait armée. On faisait une promenade militaire aux environs. Nous traversions la ville baïonnette au canon, clairons sonnants, marchant au pas autant que faire se pouvait, les petits courant pour rattraper les grands... Si l'infanterie était en honneur parmi nous, la cavalerie n'était pourtant pas négligée. Une fois par semaine, nous étions conduits, tour à tour, au manège du 9^{ème} Hussards, l'ancien régiment des guides. Le lieutenant O'Connor, chargé de notre éducation équestre nous mettait en selle.... Là, au contraire de ce qui se passait pour notre instruction de fantassins, nous faisons de rapides et sérieux progrès. Après quelques mois, la plupart d'entre nous tenaient bien en selle, étaient maîtres de leurs chevaux et savaient suffisamment les diriger....

Tous les hommes de mon âge ont plus ou moins entendu, autour d'eux, affirmer fort sérieusement qu'en 1870 nos généraux ignoraient la géographie et étaient incapables de lire une carte...(109/PV)

On se figure aisément les résultats que devait avoir cet ensemble d'éducation guerrière sur de jeunes caractères déjà très exaltés par les récents événements, quelques mois à peine après que les derniers détachements ennemis avaient évacué le pays... Dans cet état d'esprit, nous ne voyions plus qu'une solution à toute difficulté, se battre d'abord. C'était devenu une véritable monomanie...

Un jour, le feu prend dans un dortoir du deuxième étage. Dans un tumulte indescriptible, nous l'éteignons. Mais l'alarme avait été donnée en ville et les pompiers accourent. A leur tête, le brave capitaine Bobelier, architecte du département, qui trouva quelques années plus tard une mort héroïque dans l'incendie de la préfecture. »

Les potaches ne firent rien de mieux que d'accueillir les pompiers en leur jetant matelas et traversins à la figure !

« Tout ce désordre dont les causes auraient dû apparaître très claires à l'administration, était attribué par elle à quelques meneurs qu'il s'agissait de découvrir et d'en débarrasser au plus tôt le lycée. »

Un camarade donna mon nom.

« Une pareille dénonciation n'est pas une cause suffisante pour motiver l'éviction d'un élève bien classé, soutenu par ses professeurs. Il fallait trouver un grief sérieux. On s'y ingénia.

De ce jour, je fus enveloppé d'une surveillance étroite.»

Une conjuration à la Cicéron

« Mon pupitre était régulièrement visité pendant les récréations par le censeur. Il y découvrit un jour un de ces fameux volumes des Confessions de Jean Jacques Rousseau. Le motif sembla bon tout d'abord. Mais lorsque mon père eut déclaré que ce livre était un de ceux qu'il laissait à ma disposition, on dut chercher autre chose.

Sur un carnet de notes inachevé, mettant à profit les leçons d'humanité dont nous étions bourrés, j'avais rédigé au courant de la plume, dans un latin où les réminiscences des Verrines et des Catilinaires, se traduisaient par d'ingénus plagiats, une conspiration ténébreuse ; les conjurés y étaient figurés par les noms latinisés de mes camarades ; les tyrans dont on devait secouer le joug étaient naturellement le surveillant général et le proviseur. Elucubration fort inoffensive. Elle ne démontrait guère, à l'égard de son auteur, qu'une grande facilité d'adaptation aux idées romaines et un maniement relativement facile de la langue latine...

Le surveillant général, fier d'avoir découvert lui-même dans mon pupitre un corps de délit grave, se présenta au proviseur très triomphant :

- Tenco lupum auribus.

Et il expliqua copieusement à son chef la malignité et la gravité de mon cas... L'assurance tant de fois répétée par le surveillant général que mon départ serait le gage d'une paix soudaine, le décida à agir sévèrement. »

Le proviseur convoqua le jeune Péroz pour une explication qui ne se passa pas très bien, parce qu'il tentait de lui expliquer, en vain, la véritable teneur de son texte.

L'injustice

« C'est ainsi que vous vous excusez ! s'écria M. Kalk. Au lieu de demander pardon, vous accusez ! Eh bien, ce pardon, je ne vous l'accorderai que si vous reconnaissez publiquement votre faute, demain dimanche, avant la messe, lorsque tout le lycée est assemblé dans la grande cour. Réfléchissez bien... Si demain, à neuf heures, vous n'êtes pas disposé à faire amende honorable, publiquement, devant tout le personnel et devant vos camarades, je serai dans l'obligation de vous rendre à vos parents. L'Université ne saurait tolérer plus longtemps dans son sein un élève ingrat et rebelle dont les actes sont d'un exemple particulièrement pernicieux.

- Monsieur le proviseur, ... si je vous ai blessé personnellement, je le regrette vivement ; je vous prie, ici, de m'en excuser. Quant à une amende honorable, aurais-je commis une faute qui la justifie, que vous ne l'obtiendriez pas de moi. Encore bien moins y consentirais-je, alors que je n'ai pas conscience d'avoir mérité une pareille honte. Je vous serai donc obligé de prévenir mon père fin qu'il me retire tout de suite de cette maison.

Cette scène est encore très présente à ma mémoire, et aussi l'attitude des personnages. Elle fut un des gros événements de ma vie, car, jusqu'à ce jour, je n'avais jamais été lésé par une grave et irrémédiable injustice. Celle-ci s'est gravée en moi. Elle m'a touché au cœur... Elle n'a pas été inutile pour façonner l'homme que je me suis efforcé d'être, cherchant sa voie morale dans un idéal de justice. Souvent, lorsque armé de lourds pouvoirs, dans des contrées lointaines très neuves où le chef est parfois le juge suprême, j'avais devant moi quelque accusé, je me rappelais immédiatement cet épisode de ma vie. Je pensais alors que la raison d'Etat est insuffisante pour couvrir une injustice...

Le lendemain matin j'étais à la fenêtre, aspirant à pleins poumons la brise printanière qu'embaumaient les parfums des lilas qui panachaient de violet et de blanc le jardin de la préfecture, lorsque je vis mon père escalader les marches du perron, quatre par quatre, avec sa pétulance habituelle. Sans doute il venait pour apprendre de la bouche du proviseur l'alternative où j'étais placé, l'amende honorable ou le renvoi.

Je me retirai et je m'assis, pensif, très troublé, assez incertain sur la façon dont cette aventure allait finir.

Bientôt j'étais appelé dans la cour d'honneur. Il était huit heures. Tout le lycée était réuni pour la messe. Les rangs compacts de mes camarades... quelques

professeurs, des maîtres d'étude ; le surveillant général Beau, isolé, très fier... Dans un coin d'ombre, près de la porte du parloir, mon père et le proviseur discutaient avec animation... Dans le grand silence de la cour profonde, on n'entendait que les éclats de voix de mon père dont la qualité maîtresse n'était guère le calme... il était indigné certainement, cela se voyait surabondamment. Mais contre qui ? Contre son fils ou contre M.Kalk ?...

J'étais seul, raidi par l'amour-propre, flanqué d'un garçon de salle, tel un condamné escorté d'un gendarme, au milieu du large espace vide que la haie des uniformes encadrait.

J'ai vu plus tard maintes fois, dans d'autres circonstances, un spectacle semblable. Les troupes en carré, alignées, immobiles, silencieuses, baïonnettes au canon. Mais au beau milieu du carré, sous les yeux de tous, le condamné entre deux gendarmes, décontenancé, suffoquant de honte ou de fureur...

Comment M. Kalk avec ses instincts très pacifiques, comment son peu militaire acolyte, le surveillant général Beau, avaient-ils eu l'idée d'une semblable mise en scène et ordonné ce cérémonial de caserne ? Peut-être étaient-ils touchés, eux aussi, par cet esprit militariste qui régnait alors presque en maître dans les provinces de l'Est... »

Retrait du lycée Gérôme par son père

« Pendant une réplique du proviseur, mon père m'avait aperçu au milieu de la cour, comme au pilori, penaud, les bras ballants, à la fin très gêné par les centaines de regards braqués sur moi. Poussé par son tempérament impulsif et primesautier, blessé de cet appareil judiciaire, il vient à moi à grandes enjambées :

- Bonjour, mon garçon, partons...

- Amende honorable ! Il se croit sur le parvis de Notre-Dame. L'inquisition tout de suite et le fagot. Tout cela parce que tu as mis son nom en latin ! Mais on peut tout mettre en latin... Puis tout de suite calmé, mon père m'expliqua qu'il m'enverrait à Paris, au collège Sainte-Barbe où plusieurs de ses amis avaient été élevés et où j'avais moi-même plusieurs camarades. » (118/PV)

- Au reste, mon intention n'était pas de te laisser longtemps encore ici. Dans ces lycées de province les études sont maintenant vraiment trop faibles et l'éducation qu'on y reçoit est négative. Si l'Université ne change pas ses méthodes, quoique tout le monde aujourd'hui ne rêve qu'éducation militaire et revanche, je crains bien que ses établissements ne se dépeuplent. La caserne telle que nous l'avons, c'est bon pour les soldats ; et encore ! Mais son régime ne vaut certainement rien pour des enfants.

J'étais relativement avancé dans mes études, mais avec de grosses lacunes dans mon instruction. Mon père, grand admirateur des méthodes de Jean-Jacques, s'était gardé de me pousser avant l'âge de dix ans.... Lorsque enfin mon père songea à me mettre au lycée, il s'aperçut qu'en suivant les échelons normaux, je n'arriverais jamais en temps opportun à l'examen de l'école à laquelle il me destinait : Saint Cyr, naturellement. Aussi, ce fut une galopade folle à travers les classes pour rattraper mes camarades d'âge, puis, pour bientôt chercher à les dépasser.

Tout de suite en septième... pas de cinquième, pas de troisième... Dans mon instruction, il y avait des trous, des vides irrémédiables. Au lycée de Vesoul, la faiblesse relative des études me permettait de tourner l'obstacle, d'inventer ce que j'ignorais ; ... Mais que vaudrait à Paris ce savoir trompe-l'œil ! Je comprenais l'état de grave infériorité où j'allais me trouver, et je m'en effrayais, non sans raison... je ne tardai pas à reprendre confiance... j'étais presque sûr de moi, lorsqu'un beau jour, je fus présenté à M. Dubief, directeur de Sainte-Barbe. »

En route vers Sainte-Barbe, un pari risqué !

« Ce collège n'était pas alors le somptueux établissement qu'encadrent actuellement la Bibliothèque Sainte Geneviève, le lycée Louis le Grand et la rue Valette...

A l'époque où j'y étudiais, tout autant qu'au temps passé, Sainte-Barbe était la maison d'éducation par excellence. On savait y traiter avec une philosophie impartiale et une sérénité aimable, les questions qui soulèvent les passions les plus vives, celles qui touchent aux gouvernements, à l'état social et aux croyances.

L'éducation, dans le sens social et mondain que comporte cette expression, y était franchement supérieure à celle des lycées de Paris...

La rigidité militaire des lycées y était inconnue. Directeurs d'étude, surveillants généraux, cherchaient à se faire aimer des élèves ; plusieurs y réussissaient complètement, malgré le caractère d'autoritarisme obligé de leurs fonctions...

Une certaine immoralité régnait dans tous les établissements scolaires de Paris... à Paris, nos vieux murs suintaient le vice précoce. Comme à Louis le Grand, comme à Saint Louis, les livres pornographiques passaient de mains en mains, éveillant dans nos jeunes imaginations des idées de débauches honteuses ou malsaines... C'était particulièrement de Saint Louis que nous venaient les exemples, les conseils, les tentations, l'imagerie obscène et la bouquinerie crapuleuse. L'ancien collège d'Harcourt tenait, à cette époque, boutique d'immoralité.... Toute cette dépravation atteignait cependant beaucoup plus gravement les petits Parisiens et les jeunes exotiques que les provinciaux qui entraient au collège déjà pubères... Sitôt libres, le soir, nous courions à la salle d'escrime. Klobb, qui trouva la mort au Soudan comme lieutenant-colonel dans l'épouvantable drame Voulet-Chanoine, B... démissionnaire du grade de lieutenant, homme politique et viticulteur... On était fort loin, à Sainte-Barbe, de la conception d'une éducation presque exclusivement militaire telle que celle qui dominait du côté de la frontière...

A dix-sept ans, j'étais en état de me présenter à Saint-Cyr avec quelque espoir de succès. Mais dans le même temps paraissait une nouvelle réglementation qui reculait d'un an la limite inférieure d'entrée à l'Ecole spéciale militaire. J'étais ainsi ajourné à l'année suivante... Les conséquences de cette mesure furent pour moi d'une importance capitale. Selon toute apparence, mon existence en a été modifiée de fond en comble.

Sans cette nouveauté, j'aurais fourni comme tant d'autres, dans la cavalerie où tous mes goûts me portaient une carrière quelconque. Dans la vie unie et monotone de garnison, je n'aurais certainement pas trouvé les occasions qui m'ont permis d'écrire cette vie d'aventures.

Comment prophétiser d'une carrière, alors que le plus léger événement bouleverse les prévisions les mieux assises ? Mon père, moi-même, nous eussions juré que, vers la vingt-cinquième année, j'aurais commencé dans quelque petite ville de l'Est, peut-être à Vesoul même, à faire paisiblement et pratiquement souche de futurs petits cavaliers qui auraient garni de leurs bonnes têtes mignonnes bouclées toute une fenêtre lorsque leur papa, le torse sanglé dans un dolmen bleu pâle, sur un grand pur-sang alezan, aurait traversé la rue, à la tête d'un peloton de nerveux tarbais.

Où étais-je dans cette vingt-cinquième année ?

Dépenaillé, dans une vareuse effilochée à laquelle pendaient, usés, lamentables, de vagues galons jadis dorés ; je courais sans doute à travers les plaines du Niger, le grand fleuve du Soudan dont nous violions le mystère, à la poursuite des Sofas de l'Almamy-Emir Samory, traînant à ma suite une horde de

moricauds coiffés de rouge, soudards endiablés et sauvages, plus loqueteux encore que leur chef. (128/PV) »

Le portrait de Péroz par lui-même

« J'étais un grand garçon, souple et mince, exercé dans tous les sports, allant la tête au vent, le nez long et provocateur. Sûr de mon œil, de mon bras et de mon jarret, par suite très suffisant, je me croyais vraiment maître de ma destinée; je ne pensais pas qu'il y eût homme au monde pour me faire baisser le regard. Il me semblait que j'étais solidement armé pour faire mon chemin dans le métier des armes. Friand d'aventures et ambitieux de succès. Comme devise : « Ero », je serai ! Je voulais être quelqu'un. Où, comment, peu m'importait, pourvu que la route et le but ne fussent pas banals. »

Alors que le jeune Péroz jouissait déjà d'une semi-liberté, il en voulut plus encore, et convainquit son père de lui louer une chambre en ville.

« Un beau matin je quittai donc l'école pour m'installer dans une chambre garnie de la rue de la Vieille-Estrapade.

Mon plan d'études était double. Je voulais, tout en m'entretenant dans les matières de l'examen de Saint-Cyr, m'inscrire à l'Ecole de droit et y prendre les premières inscriptions; je continuerais ces études lorsque je serais sous-lieutenant.

On n'a pas impunément derrière soi cinq ou six générations de gens de loi et de chicane. Je tenais beaucoup à cumuler, avec le grade d'officier, le titre d'avocat. Ma vie trop mouvementée ne m'en a pas laissé le loisir. Parfois encore je me prends à le regretter.

Pour suivre, en qualité d'externe, les cours du lycée Saint Louis dont la préparation à Saint-Cyr était alors renommée, je devais être présenté au proviseur par un correspondant. »

Le jeune Péroz fit donc appel à un de ses aînés de quatre ans, originaire de Vesoul, comme lui, et étudiant en droit, son camarade Maurens.

« J'allai une fois à ce cours. Il m'échut ce jour-là, une note quelconque pour la leçon sur laquelle le professeur m'interrogea. A l'expiration du trimestre, Maurens reçut du proviseur un bulletin où cette note était scrupuleusement reproduite ; en regard, à la colonne observation, il avait noté de sa main :

« Devra suivre plus régulièrement la classe, s'il veut s'assurer quelque chance de succès. »

Au trimestre suivant, l'administration du lycée fit comme moi, elle ne donna plus signe de vie ; j'avais du reste négligé de renouveler le paiement des frais d'études. C'est ainsi qu'à Paris, l'Université et moi, nous fîmes courte et rapide connaissance.

La Faculté, elle aussi, me fut clémente. Mes inscriptions de droit réglées, elle ne s'inquiéta plus de ma personne ; je la payai de retour par une indifférence égale. »

Le duel du bois de Clamart

L'auteur racontait ensuite ses fréquentations, en compagnie de son ami B., du bar l'Apollon, situé dans la rue Monsieur le Prince, et les relations familières qu'ils entretenaient avec Alphonsine, une des serveuses de l'établissement.

« Or ce soir-là, à côté du haut comptoir, sous la protection de son ombre et de madame Millepattes, Alphonsine était très à l'étroit contre un brillant maréchal des logis de chasseurs à cheval.... Beau gars, élancé, très pincé dans son dolman, l'air audacieux, de jolies petites moustaches en croc, il me plaisait infiniment ; combien j'enviais le bonheur qu'il avait d'être sous-officier de cavalerie. Enfin, mon tour viendrait; et comme officier, je camberrais aussi mon torse élargi par des

brandebourgs noirs dans un spencer bleu pâle... J'étais fort batailleur, friand de la lame... »

Et d'échanger des regards avec ce sous-officier et de l'interpeller:

« - Monsieur le sous-officier, dis-je, en me dressant comme un jeune coq, auriez-vous la bonté de me faire connaître la cause de l'admiration persistante que vous me témoignez par une fixité du regard qui me désoblige fort ?

- Monsieur, je contemple votre nez, qui est très grand, très gros, et fort laid.

- Très vrai, Monsieur ; mais le vôtre est busqué; je prétends vous le redresser, si vous le permettez d'un coup d'épée.

- Tout à vos ordres, Monsieur...

Ce fut ainsi que le surlendemain, vers huit heures, nous roulions, une demi-douzaine de têtes folles, vers le bois de Clamart avec, dans des étuis de serge verte, deux paires d'épée.

Mon adversaire, le marquis Ch.de M..., un des beaux noms de France, était engagé conditionnel de deuxième année, postulant à l'épaulette... Le baron D..., le premier témoin, habitait avec sa mère un vieil hôtel de la rue Saint Dominique... Naturellement, Maurens et B. étaient mes témoins... Il faisait, ce mardi d'avril, un temps délicieux ; soleil radieux, air doux et chaud... Depuis quelques années, le bois de Clamart était le théâtre de fréquents rendez-vous. Le matin, les rendez-vous d'honneur ; le soir, les rendez-vous d'amour... Nous ignorions que, récemment, des ordres avaient été donnés à la gendarmerie pour empêcher la transformation du bois charmant en champ clos pour les parisiens. Sans nous en douter, nous affichions ainsi notre mépris des ordonnances de police ;...

De M. et moi nous enlevons redingotes, gilets et cravates.... déjà les témoins se disposent à tirer les épées au sort, lorsqu'un des cochers fait irruption tout essoufflé et annonce les gendarmes ! Je ramasse d'un geste mes habits jetés sur l'herbe, mon adversaire en fait autant ; nos témoins brandissant épées et fourreaux, le médecin traînant sa boîte, tous nous détalons, toujours courant à travers bois. Enfin, une palissade nous arrête... Nous écoutons. Aucun bruit suspect... L'endroit est à souhait. De M.; et moi reprenons haleine, tandis que nos témoins reviennent à l'opération du tirage des épées si malencontreusement interrompues... De M. a allumé une cigarette et en aspire dévotement la fumée. Moi, je suis tout au charme de ce coin de bois gracieux... En cet instant, je jouis démesurément de la vie. Jeune, bien portant, alerte, j'ai en face de moi un adversaire brillant contre lequel mes forces adolescentes vont se montrer dans une souplesse et dans une vigueur dont je ne doute pas. Je suis orgueilleux de me sentir un homme; je suis fier de la lutte prochaine. Ces minutes me procurèrent un des bonheurs les plus parfaits de mon existence.

Cependant on nous place en face l'un de l'autre ; nos épées sont légèrement croisées par Maurens, et le sacramental « Messieurs, allez ! » nous ramasse les jarrets, d'un même mouvement, prêts à nous détendre.

Personne n'a remarqué que la chemise de M. est empesée... Nous nous escrimions très joliment, très savamment... depuis longtemps déjà nous soutenions brillamment la lutte. De M. s'échauffait visiblement ; moi, hélas ! Je sentais venir quelque fatigue... Je me détends brusquement et touche de M. en pleine poitrine.

On arrête le combat, on ouvre la chemise. Rien pas une égratignure.

Après un court repos, nous retombons en garde. Sur une attaque en plein corps, je riposte en prime, une tache de sang s'étale sur la manche droite de mon adversaire qui se refuse à arrêter ; la peau est à peine incisée par une longue éraflure. Mais cette atteinte l'a rendu furieux... Je faiblis visiblement... La sueur me perle au front ; mon bras s'engourdit et fléchit.

Il faut en finir... Je rassemble tout ce qui me reste de force et de sûreté de main ; je glisse.... Je me relève lourdement, mal couvert, mettant sottement le pied sur un caillou, et je n'ai pas encore repris la garde que je reçois dans le côté droit un coup violent. L'épée de M. s'y est enfoncée profondément.

On me regarde atterré.

Mais notre ami, l'étudiant en médecine, s'est promptement remis de cette émotion, il lave la plaie et la panse. De M. et moi nous sommes serré très cordialement la main... Le futur médecin ne s'explique pas que je n'aie pas le foie et les intestins transpercés.... Tout est pour le mieux ; il ne nous reste plus qu'à regagner Paris.

Quelques heures après, muni d'un pansement moins sommaire, je trônais chez Foyot, au haut d'une joyeuse tablée, où amis et ennemis, après un plantureux déjeuner, célébraient dans le champagne les vertus chevaleresques.

Au dernier toast, vaincu par la fatigue et aussi la faiblesse qui provenait du sang perdu, je manquai m'évanouir.

Cette aventure avait fait quelque bruit dans notre quartier. »

Nouveau duel

Et à nouveau, le jeune Péroz se crut obligé de défier un étudiant en médecine renommé pour sa brutalité et sa force...

« Et nous sortîmes, au milieu de grands cris et du bruit de chaises renversées. P. était un rustre solide, mais complètement ignorant de tout principe de boxe... je fus vite rassuré. Ses moulinets maladroits tournoyaient dans le vide... Peut-être eût-il dû s'avouer vaincu, si l'apparition de deux sergents de ville, attirés par les cris d'encouragement des témoins de la scène, n'eût provoqué une panique qui nous sépara et nous fit regagner très vivement nos demeures.

Ainsi passaient ma vie d'étudiant et mes promesses. (144/PV) »

Commentaire

Les habitants de Vesoul connaissent tous le site célèbre de la Vierge de la Motte qui domine la ville, plus que tout autre.

Dans les années 1870, le texte met en valeur toute l'ambiguïté d'un lycée public de l'Est, militariste et religieux en diable, aux méthodes d'enseignement surannées par rapport à celles de certaines institutions privées.

L'auteur confessait ici l'importance qu'eut Jean Jacques Rousseau dans son éducation familiale, à l'initiative de son père ; le jeune Péroz ne pouvait d'autant moins ne pas subir cette influence qu'elle attisait en quelque sorte son exubérance naturelle de jeunesse.

Le lecteur a par ailleurs fait connaissance avec le goût du jeune Péroz pour les duels, et cette inclination fâcheuse ne trouva un terme qu'à la caserne de l'infanterie de marine de Toulon, où il ne s'en est fallu de peu pour que son dernier duel ne fût conclu par une mort d'homme.

On ne peut d'ailleurs être qu'étonné par la réaction que son duel du bois de Clamart provoqua chez l'auteur : *« Ces minutes me procurèrent un des bonheurs les plus parfaits de mon existence. »*

Dans le premier chapitre, l'injustice qu'il subit au lycée orienta, une première fois, sa vie de façon décisive, et à Paris, le changement de date du concours de Saint Cyr, fut un autre facteur de changement capital.

Indiquons enfin, qu'à Sainte Barbe, il croisa la vie du futur colonel Klobb, devenu tragiquement célèbre par sa poursuite de la colonne infernale Voulet Chanoine, et son assassinat dans le désert du Niger, dans un secteur où le

lieutenant-colonel Péroz exerça lui-même un grand commandement dans les années 1901.

Dans un numéro de la Revue de Paris de l'année 1904, juste après son départ à la retraite, il évoquera à la fois son souvenir et sa version de la colonne Voulet Chanoine.

Source (PV) Par Vocation

Chapitre 3

Péroz, officier de cavalerie dans la guerre carliste, Don Quichotte ou Cid Campéador ?

Les Guerres carlistes

Nous n'avons pas l'intention d'entraîner le lecteur dans l'histoire des guerres carlistes, étroitement liées aux guerres de succession qui ont longtemps enflammé toutes les cours d'Europe, et l'Europe elle-même.

La compréhension des guerres de succession royale n'est généralement accessible qu'aux initiés, même en ce qui concerne la France.

Indiquons simplement qu'entre 1872 et 1876, eut lieu la troisième guerre carliste du siècle, qu'elle opposa les carlistes (les partisans de don Carlos) et les alphonsistes (les partisans d'Alphonse XII).

L'agitation carliste a rempli toute l'histoire espagnole au XIX^e siècle.

Cette guerre était née en 1830, lorsque le roi Ferdinand VII décida d'abandonner la loi salique, excluant les femmes de l'ordre successoral, pour assurer le trône d'Espagne à sa fille Isabelle II

Après avoir enregistré des succès militaires majeurs, l'armée de don Carlos fut sévèrement battue par le général Primo Del Rivera, le 19 février 1876.

Nous verrons que cette guerre civile renoua avec les horreurs commises pendant la révolte des Espagnols contre les armées de Napoléon, en 1808, et qu'elle annonçait déjà les mêmes horreurs de la guerre civile, en 1936.

Nous n'allons pas entrer dans le détail de cette guerre ou de ses opérations qui, pour la plupart se déroulèrent aux frontières de la France, dans le pays basque. Nous nous contenterons de conter, en les résumant, **les aventures d'un nouveau Péroz, chef de peloton au 3^{ème} régiment de cavalerie légère, telles que racontées par lui-même. Le jeune Péroz n'avait pas dix-huit ans.**

J'avouerai au lecteur, qu'en dépit de mon assez bonne connaissance de ses nombreux écrits, je n'ai toujours pas d'opinion sur les convictions politiques que pouvait avoir le jeune Péroz, lorsqu'il s'engagea dans la cavalerie carliste. Je serais tenté de dire que, dans le prolongement de sa jeunesse agitée, il y avait sans doute vu l'occasion d'y faire ses preuves militaires, et donc une fois de plus, d'en découdre, mais il ne s'agit que d'une interprétation.

Mais aussi peut-être son attirance pour l'Espagne, dont il parlait la langue, et son désir de faire connaissance avec un pays où son grand-père avait déjà guerroyé.

Les journaux et la guerre carliste

« En ce printemps de 1875, les journaux étaient remplis des événements qui agitaient l'Espagne. La guerre carliste battait son plein. Les succès récents de l'armée de la légitimité avaient exalté les espoirs de tous ceux qui, en Europe, - et ils étaient nombreux,- considéraient le rétablissement de don Carlos sur le trône de

Philippe II comme le prélude d'un retour des nations vers la foi et vers les institutions de droit divin.

En France, le parti légitimiste était puissant et remuant, quoique son heure fût passée... La république leur paraissait, comme après les précédentes révolutions, le régime intérimaire sous le couvert duquel on prépare une restauration...

J'avais bien peu travaillé au cours du dernier hiver. Mon imagination, abandonnée à ses caprices dans de trop longs loisirs, me représentait souvent les chevauchées héroïques que je pouvais entreprendre dans le pays du Cid Campéador. Mes instincts guerriers se réveillaient plus ardents que jamais à la lecture des hauts faits que l'Univers et la Gazette de France attribuaient aux bandes carlistes... Mon duel avec de M... avait augmenté cette surexcitation malade. Il me fallait coûte que coûte, partir en ce pays d'héroïsme pour chercher à y tailler ma part de gloire. »

Le jeune Péroz décida d'aller voir Louis Veuillot qui faisait une campagne endiablée en faveur de don Carlos, lequel le reçut et lui donna une lettre de recommandation pour le comte d'Al... représentant de don Carlos à Paris. Il le reçut, et après avoir lu la recommandation du fameux publiciste, sans lui demander d'autres explications, rédigea deux lettres qu'il lui remit, et qui devaient lui permettre de rejoindre le quartier royal à Tolosa de la Reina, en Guipuzcoa.

« Tolosa de la Reina ! Guipuzcoa ! Cadets de la garde royale ! Comme tous ces mots retentissaient sonores ! »

La connaissance de la langue espagnole devait faciliter les choses au jeune Péroz.

« C'était d'ailleurs vrai que je parlais l'espagnol très couramment. Pourquoi ? Je l'ignore, ou plutôt je crois que j'avais été porté vers cette étude par un goût naturel. Jamais je n'avais reçu de mes maîtres la moindre notion sur « la langue des dieux ». Mon père l'ignorait... Qui a vécu en Franche Comté m'accordera qu'il ne s'y trouve aucun milieu où la connaissance et encore moins la pratique de cette langue soient en honneur.... Mais je savais que je descendais d'un brave homme de guerre surnommé l'Espagnol... Enfin, Don Quichotte avait été une de mes lectures favorites ; j'avais très vivement désiré lire dans le texte original les aventures du chevalier de la Manche... A mon arrivée à Paris, je le traduais et je l'écrivais facilement ; la fréquentation à Sainte-Barbe de jeunes espagnols, heureux de jaboter avec moi dans leur parler maternel, m'en avaient donné un usage très suffisant.

Mes préparatifs de départ furent prompts... Un beau matin de mai, je quittai Paris. »

Péroz en route vers l'Espagne.

L'auteur débarqua à Bayonne, « un vrai nid de partisans », puis après avoir pris contact avec une filière de passeurs, il franchit la frontière espagnole.

José, un espagnol lui raconta la bataille récente d'Irun qui ne vit pas le triomphe de l'armée carliste et qui doucha un peu l'optimisme de l'auteur.

« Moi, ce qui me frappait dans ce récit, c'était l'indécision dont les chefs carlistes avaient donné la preuve, c'étaient les discussions sans fin et sans autre conclusion que le recul ou la défaite ; c'était par contre la vaillance inutile des troupes carlistes.

Ignorant des choses de la guerre, les événements de 1870 que j'avais vécus m'avaient cependant appris que la volonté et la décision dans le commandement sont qualités primordiales, sans lesquelles nul succès n'est possible. Cette bataille d'Irun contée par le menu, avec, sous les yeux, un tableau sur lequel les gestes abondants et le verbe imagé de José Ibiturré en peignaient nettement les phases

hésitantes et inattendues, comme un regret vague de devenir moi-même acteur d'un drame aussi mal conduit.

Mais, enfin, qu'étais-je en réalité venu chercher en Espagne ? Des aventures de guerre, des émotions violentes ou tragiques. N'allais-je pas avoir les unes et les autres ? Au fond, que m'importait le succès des armées carlistes, à moi, Français, destiné certainement à le rester ! Alors foin de tout regret. Vive la guerre pour la guerre ! (164/PV) »

Le même José évoqua également la légende de Santa Cruz, un ancien curé converti dans la crapulerie, bête féroce, assassin, mais aussi remarquable mystificateur, dont les exploits, plus atroces les uns que les autres, prospéraient à l'ombre de la guerre carliste.

« En l'écoutant, je souhaitais ne jamais tomber dans les mains de semblables bêtes féroces ; je me demandais même s'il n'était pas fou d'en courir le risque.

Décidément, ces récits gâtaient à l'avance mon carlisme. Côté militaire, il semblait que les choses fussent menées peu brillamment ; côté aventures, c'était vraiment trop poussé en couleurs...

A Tolosa, était le quartier général et le quartier royal. Cette petite ville, « muy noble y muy leal », était bondée de courtisanes, de réfugiés de toutes les Espagnes et de troupes diverses. Il s'y trouvait aussi des étrangers en quête d'aventures ou tout simplement curieux. »

Il alla successivement se présenter au général Tristany, puis à S.E. le marquis de Valleflorida, capitaine général de la cavalerie et capitaine des grades du corps ; le général lui dit :

« - S'il vous agrée, il vous présentera à sa Majesté, que Dieu garde ! Et celle-ci décidera

Un interrogatoire digne de l'Inquisition.

Le marquis soumit son candidat à un interrogatoire méticuleux, digne de l'Inquisition :

« - Etes-vous catholique romain ? Telle fut la première question que me posa ce capitaine général, après une lecture attentive des lettres que je venais de lui remettre.

- Certainement Excellence.

- Mais j'entends catholique romain pratiquant, croyant, sincère, et non catholique tiède ou ergoteur comme on l'est volontiers dans votre pays ?

- Que son Excellence me pardonne ; mais je n'ai jamais réfléchi à la façon dont j'étais catholique. Je crois l'être honnêtement... Señor, il faut réfléchir à la façon dont on est catholique.... Puis ce furent des questions sans nombre sur mes parents, mes relations, mon éducation, mes connaissances scientifiques et littéraires, mes diplômes. Bref, cette fois, une information très minutieuse.

Le brevet de prix d'escrime que je lui montrai sembla achever de le décider en ma faveur.... Après-demain, vous aurez l'insigne honneur d'être présenté à sa Majesté, que Dieu garde...

Voilà comment le mercredi suivant, à dix heures du matin, j'attendais au fond de la salle du trône du Palais Royal de Tolosa, vieille bâtisse délabrée de style renaissance, que sa Majesté don Carlos le Septième, roi de toutes les Espagnes par la grâce de Dieu et Seigneur des pays basques et navarrais, y fit son entrée.... »

La présentation à Sa Majesté don Carlos

« Enfin, dans le brouhaha des voix, un appel retentit :

- El Rey ! Le Roi !...

Au milieu de cette mise en scène un peu archaïque, son apparition est impressionnante. Bel homme vraiment...

La cérémonie des présentations commença. J'étais inscrit dans les premiers ; mon tour allait venir. Le cœur me battait plus vite qu'à l'ordinaire... Tout à coup, une voix cria mon nom. Comme poussé par cet appel, je m'avance machinalement... Je suis debout devant lui, tout saisi d'émoi. Il lève les yeux, me regarde, puis il allonge le bras avec un bon sourire. Je saisis la main tendue, je la serre respectueusement dans la mienne. Mais, aussitôt, j'entends une rumeur de blâme ; je sens de toute part des regards malveillants ou moqueurs. Qu'ai-je donc fait grand Dieu ?

- Tu es Français, me dit cependant le roi, avec un accent allemand sensible, cela se voit. Mais, ajoute-t-il pour son entourage, on peut ignorer l'étiquette de la cour d'Espagne et être un cœur droit et vaillant. J'ai la conviction que tu seras un garde fidèle. Va avec Dieu !...

C'est ainsi que, peu après, je fus averti que j'étais incorporé au corps des guardias de a pié, et que je recevrais des mains du lieutenant-capitaine commandant mon brevet de cadet-garde.

Service à pied ! Voilà qui ne m'était jamais venu à l'idée. Ma désillusion était grande... »

Et le nouveau garde à pied était de faction aux appartements du roi, quand à son passage, il lui demanda s'il se plaisait à son service.

L'auteur lui répondit :

« - Je suis venu ici, Majesté, pour vous servir d'une façon plus efficace que celle à laquelle on m'emploie. Je rêvais de combattre pour votre cause sabre au poing, un bon cheval dans les jambes, et voilà qu'on me fait monter la garde, comme à un invalide, à l'endroit le moins menacé et le moins dangereux des Provinces...

- Chico ! Ta bévue m'a amusé ; je n'y ai rien vu de blâmable. Tu iras aux avanzadas, puisque tu le désires, ce dont je te fais mon compliment. Informe Vallefloreda de ma volonté. Con Dios ! Avec Dieu ! »

La belle inconnue en mantille

« - Le soir de ce même jour, vers onze heures, une élégante silhouette de jeune femme, la tête enveloppée d'une mantille qui lui masquait les traits, se glissait venant de l'étage supérieur, par le petit escalier dérobé, vers la porte que je gardais ; comme l'inconnue s'apprêtait à soulever la lourde portière, je l'arrêtai en barrant le passage de mon épée. Interloquée, la dame fit un geste brusque, les mains tendues en avant ; la mantille s'entrouvrit et, dans cet instant, je reconnus, sans grand étonnement du reste, la baronne de B.... Elle était logée depuis plusieurs jours avec son mari dans les combles du château : tous deux fervents royalistes, grands admirateurs de don Carlos, fort riches, ils avaient offert au prétendant un important matériel de guerre. Mais leur générosité ne s'était pas arrêtée à ce royal cadeau. La baronne entendait jusqu'aux dernières extrémités son devoir de bonne carliste ; aux armes, elle avait ajouté le don le plus précieux encore de sa très charmante personne. Le grand cordon jaune d'Isabelle la Catholique, décerné à son mari, avait dignement récompensé un zèle si complet. De B... se montrait très flatté de cette juste distinction.

Don Carlos passait alors pour adorer les femmes ; elles lui rendaient au centuple...

Si j'ai rapporté cet incident, insignifiant en lui-même, de la visite de la fanatique baronne, c'est parce qu'il eut plus tard, longtemps après mon retour en France, une répercussion dramatique dans ma famille.

A quelques jours de là, je recevais ma nomination de cadet de cavalerie, faisant fonction de lieutenant au 3^{ème} régiment de cavalerie légère, régiment du Cid, Crusados de Castilla. (186/PV)...

Le jour de mon départ de Bayonne, en écrivant à mes parents ma décision, je les priais de m'envoyer par un banquier de cette ville, la centaine de louis que je possédais en propre à la caisse d'épargne. Cet argent m'était arrivé à point nommé. J'avais pu ainsi acheter au comptant un magnifique demi-sang dont voulait se défaire M. de M, jeune gentilhomme français qui rentrait en France, fourbu par une dure campagne. La veuve R. de Bayonne, qui tenait atelier de confection pour l'armée carliste, et à qui j'avais laissé mes mesures, m'expédiait dans le même temps un uniforme complet de Cruzado Del Cid : dolmen bleu à brandebourgs, culotte rouge, bottes hongroises bordées de galons ; comme coiffure, le béret incarnat de la division de castille, avec, frappé en son milieu, un large écusson d'argent sur lequel se détachaient dorées, la lettre C et le chiffre 7 enlacés... »

Le cadet de cavalerie logeait à la Fonda de Sistiaga où il avait comme voisin un capucin.

Le capucin, et la conversion de Paquita

« J'avais comme voisin de chambre un excellent homme de « padre », un capucin je crois, beau gars, vigoureusement charpenté, haut en couleur, grand mangeur et fort bavard ; à table, ses discours interminables étaient émaillés d'exclamations pieuses au point d'en faire parfois de véritables homélies. Sa foi, la pureté et la chasteté de ses mœurs ne devaient faire aucun doute pour S.E.R monseigneur l'évêque de T..., grand chapelain de la cour qui le tenait en estime et le chargeait volontiers de missions délicates. Cependant il m'avait semblé la nuit, à travers la mince cloison qui séparait nos chambres et nos lits, entendre des bruits étranges. C'était des soupirs étouffés, de petits cris à grande peine réprimés, certains chuchotements où ronflait par moment le ton grave et guttural de la voix de basse du bon père étaient accompagnés du rire argenté de Paquita, notre accorte chambrière. Pendant les deux jours de réclusion qui avaient suivi mon aventure de la taverne de la calle de los Granos, l'insomnie m'avait mieux fait saisir la signification de ce manège. Le doute n'était plus possible. Il me sembla que c'était acte méritoire et salubre que de tirer le révérend de l'abîme de péchés où son tempérament vigoureux l'avait précipité. Je montrerais donc à la complaisante Paquita toute l'horreur de sa conduite damnable.

Au premier matin, alors qu'elle m'apportait sur un plateau la petite tasse pleine de cet exquis « chocolate » espagnol avec les « azucarillos », le pain frais et le verre d'eau glacée coutumiers, j'entrepris donc de la convertir ; ce à quoi elle parut se prêter sans grande répugnance. Mais dans la chaleur de mon improvisation et de sa foi nouvelle, nous poussâmes sans doute quelques exclamations compromettantes, car nous entendîmes soudain retentir dans la chambre voisine des imprécations forcenées et un épouvantable vacarme.

- Sucio ! Indecente ! Hurlait le bon père, scandant ses insultes de violents coups de poing qui ébranlaient la cloison.

Paquita s'enfuit épouvantée. Quant à moi, le soir même, je recevais l'ordre de me rendre, sans délai, à Zumarraga, où le ministre de la guerre, qui y résidait avec ses bureaux, me délivrerait les pièces nécessaires à mon départ pour le régiment. »

Un clergé omnipotent

« A la Cour comme à la ville, bien plus encore dans les campagnes, l'influence du clergé, un clergé mal recommandable par ses mœurs, était souveraine. Les meilleurs généraux de l'armée carliste, Dorregay, Mongrovejo, se plaignaient amèrement de son intrusion dans les conseils du roi et dans les affaires de la guerre. Aux gardes, nous souffrions directement du contrôle que s'arrogeait sur nous le grand aumônier du quartier royal. Pas un régiment où les actes des officiers ne

fussent surveillés, non seulement par les aumôniers qui leur étaient directement attachés, mais même par les desservants des localités où ils cantonnaient.

La population des Provinces était livrée pieds et poings liés aux prêtres de campagne. Par les femmes, les curés tenaient étroitement les hommes. J'ai vu de placides cultivateurs, point fanatiques, très paisibles carlistes, être obligés par celles-ci, poussées elles-mêmes par un « padre », de prendre le scapulaire et de s'enrôler pour le trône et l'autel.

Ainsi qu'il m'a semblé, la guerre carliste était tout autant une guerre religieuse, - je veux dire une guerre du cléricalisme ultramontain contre le libéralisme, - qu'une lutte pour la défense des « fueros ».

Ces « fueros » étaient le cri de ralliement que, dès 1872, devant la royauté libérale d'Amédée, puis en face de la république de Py y Margal de Serano, on avait jeté dans les Provinces...

Sans le clergé qui voyait dans le régime parlementaire d'Alphonse une cause d'affaiblissement de son autorité, la guerre carliste eût fini court, faute de combattants.

Don Carlos était dès lors, plus que jamais, à la merci de la théocratie. Elle le lui fit bien voir...

Tolosa est la véritable capitale des anciennes provinces, petite par la population et le commerce, mais grande de renom et de gloires passées. »

L'auteur décrivait ensuite la ville très pittoresque de Zumarraga, et son départ pour le front, en route vers Villaréal d'Alava :

La détestation des Français

« Muni de ma feuille de route, je logeais chez l'habitant. J'étais bien accueilli. Les sentiments de dévouement à la cause carliste se traduisaient à mon égard par des attentions délicates et des prévenances souvent touchantes. Mais si, d'aventure, mon domestique bavard et maladroit trahissait ma qualité de Français, aussitôt mes hôtes devenaient froids et méfiants ; quelquefois il m'était difficile d'obtenir d'eux, même au double de leur valeur, les aliments nécessaires et le picotin de mon cheval.

Dans les Provinces, on nous détestait et l'on ne s'en cachait guère ; les haines de la guerre d'indépendance y subsistaient encore, couvant au fond des cœurs.

Dans cette équipée au pays carliste, toutes mes mésaventures, discussions orageuses, duels, refus d'obéissance de la part de mes cavaliers, aucune qui n'ait eu pour origine ma nationalité ; lorsque je passais dans les recoins de la montagne où la tradition place quelques-unes des atrocités commises par les « cabecillas » de 1808 sur nos soldats isolés ou prisonniers, mes compagnons de route manquaient rarement de s'étendre sur ces crimes en détails complaisants, parfois enthousiastes.

Fréquemment j'entendais des épithètes blessantes accolées haineusement au mot de « Français » (201/PV)

)

Péroz, chef du 2^{ème} peloton, au 4^{ème} escadron

« J'arrivai le 6 juin à Villaréal... Je me rendis directement chez le colonel don Jacinto Baldicia. Son accueil aimable m'enchantait...

- Vous m'êtes signalé par le quartier royal comme un jeune débauché, fort peu religieux et très querelleur, señor teniente, monsieur le lieutenant. De débauches et de religion nous n'avons ici pas grand temps de nous occuper ; mais pour la dernière qualité qui vous est attribuée, si vous voulez bien, nous la traduirons par batailleur, ce qui fera merveilleusement bien mon affaire.

- Señor coronel, je ne suis pas entré dans l'armée carliste par conviction seulement. Si j'ai tout quitté en France, parents, études, avenir peut-être, c'est pour mettre sabre au clair et trouver des occasions de belles rencontres. Je puis donc

vous assurer que rien ne pouvait me rendre plus heureux que la chance d'être placé sous les ordres d'un chef qui prise avant tout, chez les siens, l'action endiablée selon l'expression que Votre Grâce a bien voulu employer. Son sentiment répond très complètement à mes ambitions.

- Valgame Dios ! Senor teniente, je crois que nous sommes faits pour nous entendre ! Vous êtes placé au 4^{ème} escadron, capitaine Rita. Vous commandez le deuxième peloton...

Mon peloton, avec lequel j'entrai en contact à l'appel d'une heure, se composait d'une cinquantaine de gaillards moustachus, tannés, vigoureux, d'apparence très militaire... D'abord, j'augurai bien de ces mâles visages, de ces attitudes respectueuses quoique décidées ; elles faisaient un frappant contraste avec ce que j'avais vu jusqu'alors. Mais il me sembla qu'on m'observât avec quelque méfiance. Ma jeunesse, les insignes de la garde que je portais sur le dolmen, une ignorance entière des détails élémentaires du métier, inspiraient évidemment à ces vieux soldats des réflexions qui n'étaient pas en ma faveur. »

Les premiers contacts avec les autres officiers du régiment furent sympathiques, mais un officier d'origine bretonne le mit rapidement en garde sur le milieu militaire qui était dorénavant le sien, antifrançais en diable.

« Le colonel et moi mis à part, tout le régiment va vous détester ; c'est peut-être déjà fait. Garde du corps, lieutenant avant la lettre, français, c'est trop de bonnes raisons à la fois. Etre Français eût déjà simplement suffi. Donc, d'ici quinze jours, j'espère que vous ne serez pas tué ; mais on va vous rendre la vie tellement intenable qu'à coup sûr il vous faudra déguerpir.... Je ne connais qu'un seul moyen de vous tirer d'affaire : soyez, si c'est possible, plus hardi, plus brave que vos camarades... Etonnez les dans ce sens et ils viendront à vous aussi sûrement qu'ils vont dès maintenant s'en éloigner. Quant à vos hommes, choisissez le moment où vous serez seul avec eux, très près de l'ennemi, et cassez la tête au premier qui ne marchera pas. »

Un conseil que le jeune lieutenant n'oubliera pas !

Premier combat de nuit près de Vitoria

« La nuit était très noire. Nous cheminions par quatre sur la grande route qui descend le long des flancs des monts d'Araban et conduit à Vitoria...

La lune, pendant ce temps, apparaissait sur le sommet des montagnes de l'Alava, aplatie, pâlotte, jetant sur la plaine une lumière incertaine. Nous avions mis à la main nos sabres dont nous tenions les lames longues et très larges abaissées derrière la cuisse pour en masquer les reflets... L'air était calme.... Aucun bruit... Mais voici qu'on entend une rumeur venant du sud ; des aboiements furieux de plus en plus nombreux... Ils traversent Zailegui, dit le capitane Bila, qui était devant moi, ramassé sur son andalous trapu. Dans dix minutes nous les tiendrons.... Un tintement de ferraille heurtée se perçoit maintenant très distinctement ; il est accompagné d'un murmure continu et du claquement sourd des espadrilles.... Un détachement de quelques fantassins se profile d'abord, puis une tête de colonne épaisse. Elle avance tranquillement. Le cavalier qui la précède, le capitaine sans doute, fume une cigarette ; on voit très bien, par intervalles, un point rouge se ranimer puis s'éteindre après chaque aspiration. Les files se détachent, encadrées par les arbres. Il sort de là des chuchotements, des rires ; des éclats de papelitos s'allument.

Mais un coup de sifflet assourdi passe sur nos rangs ; les sabres se redressent, les chevaux ramassés dans les jambes serrées partent au trot, puis au galop.

Nous nous abattons dans un grondement du sol, comme une trombe, dans le flanc de la compagnie qui s'éparpille sous le choc.

D'abord, quelques coups de feu, puis la pétarade nourrie d'une tirerie à l'aventure, incertaine du but. Les hurlements, des vociférations, parfois le bruit sourd du sabre qui s'abat sur le cuir des shakos ; des cliquetis de fer. Un clairon sonnait « l'alerta » ; sa fanfare aiguë cesse brusquement dans un cri de douleur. Des corps semés sur la route ; tordus, allongé ; des gens qui fuient à travers champs poursuivis par des cavaliers, la lame haute, des chevaux mâtés.

On voit des gestes fous qui se détachent subitement dans la lueur lunaire très pâle, et des ombres équestres qui s'engloutissent au milieu des groupes épars de fantassins rassemblés, tas noirs isolés pailletés de points brillants et de flammes rouges trouant le clair-obscur.

Enfin, claire et vibrante, retentit la sonnerie du ralliement...

Sans commandement, d'instinct, tant le dressage de notre troupe était parfait, l'escadron se forme à, droite par quatre et tourne à travers champs, exactement au point où le capitaine vient de franchir le fossé... »

Deuxième combat : le jeune lieutenant affronte avec succès la rébellion de ses vieux reîtres

« Le surlendemain, je fus commandé d'avanzadas pour la journée entière. Je devais parcourir les hauteurs qui dominaient les abords de Vitoria et plonger sur les premières lignes ennemies... A trois heures du matin, nous étions en selle. On nous avait approvisionnés d'un demi-litre de vin, d'une tranche de pain et d'un petit saucisson très pimenté, bourré d'oignon. Il paraît qu'avec cela nous pouvions passer vingt-quatre heures, l'estomac très à l'aise... Au soleil levant, nous débouchions sur une crête reliée à la plaine de Vitoria par une longue pente douce, dénudée, coupée par endroits d'épais buissons. Nous mîmes pied à terre derrière l'un d'eux pour examiner à loisir le panorama qui s'étendait devant nous... Tout au fond sur une légère éminence, s'étalait la ville de Vitoria avec ses hautes maisons noires au-dessus desquelles s'élevaient des flèches élancées et des tours de clochers (214/PV).

« Interpellé par l'un d'entre eux :

- Mauvais soldat, pourquoi parles-tu quand ton chef commande ?

- Me cuadro, delante de Usted, car vous portez les insignes du grade, senior teniente ; mais vous n'êtes pas mon chef. Un Français ne saurait être mon chef !

- Canalla ! Je suis ton chef par la grâce de Sa Majesté don Carlos Setimo, que Dieu garde !

Et comme une sorte de murmure d'approbation avait accompagné les paroles de révolte.

- Retenez tous ce que je vais vous dire. Devant l'ennemi, si Dieu veut que nous ayons une rencontre, le premier qui n'obéira pas à mes ordres, celui-là, le hago la tapa de los sesos ! Je lui fais sauter la cervelle...

Le soleil était déjà haut lorsque je vis, soudain, déboucher d'un village voisin de Vitoria une troupe de cavaliers... C'était des hussards de Pavia au spencer rouge, avec lesquels les Cruzados del Cid avaient déjà eu plusieurs rencontres. »

La charge à cheval

« Je commande aussitôt : « A cheval ! »

En quelques mots, j'explique à mes hommes mes intentions :

- Nous ne comptons que quarante et un sabres ; mais en tombant par surprise sur le flanc des hussards nous les culbuterons, alors nous en aurons facilement raison. Nous allons obliquer à droite pour nous dégager des broussailles ; lorsque je

lèverai mon sabre, nous partirons au galop, bien serrés, botte à botte, sans nous désunir après le choc.

L'entreprise était hasardeuse : un contre trois ! Mais nous avons bien quelques chances pour nous. Je comptais qu'elle séduirait mon monde.

Aussi, un flot de sang me vint-il aux yeux lorsque après avoir appuyé et ayant commandé à mi-voix, Desavainar Dégainer (Sabre main), je ne vis que le sergent tirer son sabre. Près de moi, l'homme qui tout à l'heure m'avait dénié le droit de commander me regardait en ricanant. Les hussards ennemis approchaient ; la tête de l'escadron allait arriver à notre hauteur. Je vis rouge. D'un geste rapide, je tirai mon revolver et ajustai l'homme :

- Dégaine, ou tu es mort !

Il baissa la tête et dégaina, et avec lui tout le peloton qui avait les yeux fixés sur nous.

Il était temps. Lâchant mon revolver retenu au cou par son cordon, je lève mon sabre.

Nous partons, dévalant la pente, entraînés dans une glissade vertigineuse sur l'escadron distant de cent mètres à peine. Nous nous abattons sur lui au milieu d'un tourbillon de poussière. Dans un choc formidable les chevaux culbutent, se renversent les uns sur les autres, entraînant leurs cavaliers dans une mêlée indescriptible... je me trouve sur l'autre flanc du peloton ennemi, face à face avec un officier qui me décoiffe d'un coup de revolver. A demi aveuglé par la poudre, je sens cependant ma lame entrer avec une sorte de frémissement gras dans les chairs de ce nouvel assaillant, et aussitôt elle m'est brusquement arrachée de la main par le mouvement contraire de nos chevaux ; elle me retombe violemment sur la cuisse, pendue au poignet par ma dragonne

Avec moi, presque tout mon peloton a traversé l'escadron... Mes cruzados se serraient derrière moi, ralliés, botte à botte, comme je leur avais prescrit. Je leur montre de la pointe le peloton qui fuit, capitaine en tête dans la direction du nord vers nos lignes, pour gagner au large et se rabattre ensuite sur Vitoria... Il ne s'agit plus pour nous que de couper la retraite à la première fraction... La rencontre fut rude encore. En abordant le capitaine qui galopait en tête, le sabre haut, je sens un choc violent sur la main de bride que j'avais sans doute instinctivement relevée ; puis je me trouvai tout de suite bordé par deux cavaliers, et un grand coup de plat s'abat sur ma hanche gauche tandis que je pare à droite une estocade à laquelle je riposte par une allongée de taille qui entoure sur ses yeux le bonnet du hussard...

En outre du cavalier tué, j'avais sept hommes atteints dont deux très légèrement qui pouvaient continuer leur service.

Après l'action, quelle ne fut pas ma stupeur en remarquant que le gant blanc de ma main gauche était rouge de sang. Quatre doigts étaient fortement entaillés. Apparemment, c'était le cadeau que m'avait décoché au passage le capitaine de hussards. Cette blessure n'avait rien de grave et fut vite guérie ; mais elle me rendait intéressant en affichant notre heureux coup de main. Mes cruzados en étaient très fiers.

Je crois inutile de souligner qu'à partir de ce jour, eux et moi nous vécûmes, dans la meilleure entente, très en confiance, prêts à nous faire écharper les uns pour les autres.

Quant à Robledo, le cavalier indiscipliné que j'avais menacé de mort, il devint mon ordonnance....

Le général Mongrovejo, mon colonel et le commandant de C... me félicitèrent chaudement. Mon capitaine, au contraire, me fit remarquer assez rudement que j'avais outrepassé ses instructions, ce qui n'était pas d'un officier discipliné.....

Jusque dans les derniers jours de juillet, nous vécûmes ainsi d'alertes, de surprises données et rendues, de combats singuliers entre détachements qui se heurtaient au tournant d'une colline ou au débouché d'un chemin creux. Il y eut cependant quelques affaires relativement importantes où, tour à tour, carlistes et alphonsistes, obtinrent l'avantage.

C'est à la suite d'une de celles-ci que se passa l'atroce boucherie de Villareal dont je fus en partie témoin. »

L'atroce boucherie de Villareal où Péroz sauve la vie d'un jeune officier

« Les nouvelles qui nous venaient de l'est des montagnes de l'Aragon, étaient mauvaises. Le général carliste Dorregay, après divers succès partiels, ne pouvait se maintenir à Cantavièga ; se rabattant sur Terruel, il cherchait à gagner l'Ebre. Plus loin, en Catalogne, la Seo d'Urgel était assiégée et serrée de près. Mongrovejo, pour soutenir l'effort de Dorregay et faire diversion, avait poussé toute sa division sur les dernières crêtes qui commandent Vitoria. Le 19 juin, au cours de ce mouvement, nous avons éprouvé un léger échec à la Puebla et aux conches de Tayo. En revanche, le 20 juin, près de Mercadillo, nous attaquions la brigade libérale Muriel et nous l'obligions à lâcher pied, après lui avoir fait éprouver des pertes considérables.... »

L'auteur décrivait alors les mouvements successifs des troupes ennemies tout au long du mois de juillet.

« Le 29 juillet, le général ennemi Quesada, attaque à fond. Le régiment de cavaliers de « Bourbon » et le mien doivent mettre pied à terre et faire le coup de feu dans les tranchées ; Les libéraux, quatre fois plus nombreux, s'emparent d'abord de Villareal ; mais nous tenons énergiquement dans les tranchées qui dominent la place. Quatre assauts successifs menés contre nous échouent ; les troupes de Quesada se retirent en désordre et nous réoccupons la ville.

Nous y avons laissé un assez grand nombre de blessés que nous avons confiés à la charité des habitants. Nous les retrouvâmes cloués au plancher à coups de poignard ; les maisons qui les abritaient étaient en flammes. Une enquête sommaire prouva, tout de suite, que la responsabilité de cet acte d'incroyable barbarie incombait à un certain nombre de familles de Villareal, guiris libérales avérées. Quant aux incendiaires, mon régiment sautant à cheval au moment où Quesada battait en retraite, les avait enlevés dans le faubourg. C'était un des détachements de l'armée ennemie. A tous, le compte était bon.

Tout ce monde, deux cents personnes peut-être, soldats et bourgeois pélemêle, furent poussés dans le cimetière. Dans l'enclos funèbre, on les partageait en petits groupes, et les bataillons alavais les fusillaient. Ils furent achevés jusqu'au dernier, dans une horrible tuerie. Peut-être n'échappa-t-il que celui dont je vais conter le sort.

J'étais avec mon peloton à pied, à l'entrée du cimetière dont je devais garder l'entrée...

Tout près de l'endroit où je me tenais il y avait une tombe béante, fraîchement ouverte. Un jeune officier courait de mon côté, les yeux hagards, les bras étendus comme pour me supplier ; il heurte le bourrelet de terre fraîche et trébuche. Pour se retenir, il saisit la bélière de mon sabre du mouvement instinctif de sa main tendue en avant. Cette secousse inattendue me fait perdre l'équilibre ; nous culbutons ensemble dans la fosse, moi sur lui.

- Restez couché ! Pour Dieu ! Ne bougez plus. Je lui dis à voix basse, dès que j'eus pris conscience de ce qui venait de m'arriver... Tout ceci n'avait duré que quelques secondes. Mes hommes, d'abord ébahis de cette soudaine disparition, avaient été pris ensuite d'une insurmontable hilarité en me voyant réapparaître pâle,

défait, souillé de terre grasse, un peu grotesque... Cependant la nuit venait ; quelques rares coups de feu détendaient, dans un dernier tressaillement, les corps qui remuaient encore. L'obscurité commençait à cacher ce champ de supplices. Elle allait aussi me permettre de sauver mon prisonnier.

Une heure après, accompagné de Robledo, je revenais au cimetière dont les portes étaient restées toutes grandes ouvertes ; car qui s'en serait échappé,... Nous nous approchions alors de la tombe et j'appelais doucement :

- Señor official ! M'entendez- vous ? Je suis l'officier carliste que vous avez entraîné dans votre chute. Prenez ces vêtements, habillez-vous à la hâte et venez avec nous.

Lorsque nous sortîmes du cimetière, nous étions accompagnés d'un honnête bourgeois, à la démarche un peu hésitante, le large béret rabattu sur le nez, à la mode d'Alava. En échange du serment sacré « sur l'âme de la très Sainte Mère de Dieu et du cœur de Jésus » de l'oublier aussitôt passées nos lignes, je lui donnais le mot d'ordre. Ainsi muni, il quittait tranquillement la ville par un chemin de traverses qui rejoignait la route de Vitoria au-dessous de nos avant-postes. (225/PV)

Ces scènes de massacre étaient fréquentes dans les deux partis. C'étaient habituellement les représailles des actes de sauvagerie commis par les fanatiques qui se sont fait un renom d'horreur et de terreur pendant cette guerre.

Quelles plaintes sanglantes n'écrivait-on pas sur l'incendie d'Abarzuza, sur les exploits de José Samaniego, sur ceux du boiteux de Cirauqui et de tant d'autres ! J'ai vécu quelques-unes de ces scènes terrifiantes. Elles m'ont laissé comme un voile rouge d'effroi au cerveau et une douloureuse étreinte au cœur.

El Cojo de Cirauqui, le boiteux de Cirauqui, s'appelait de son nom de famille Tirso Lacalle. Au début de la guerre civile, une soixantaine de partisans de don Carlos originaires de la région, avaient été cernés dans l'église du village. Sommés de se rendre, ils y consentirent moyennant promesse de vie sauve ; mais aussitôt les portes ouvertes, ils étaient massacrés jusque sur les marches de l'autel où ils s'étaient réfugiés. Tirso Lacalle, qui avait assisté à cette trahison, résolut de les venger. Réunissant quelques compagnons déterminés, il tint, pendant toute la guerre, la région montagneuse qui s'étend entre Vitoria, Asasua et Pamplune, effroi des troupes libérales auxquelles il ne faisait aucun quartier.

Un jour, au cours d'une reconnaissance, je rejoignis sa bande au moment où lui se disposait à faire fusiller une vingtaine de soldats de ligne que sa partida avait enlevés.

Je n'avais avec moi que quelques cavaliers. Je demandai au Cojo la vie des prisonniers. D'abord j'avais supplié ; maintenant je menaçais. Aussitôt mes hommes et moi nous étions couchés en joue par les bandits. Je ne sais pas encore aujourd'hui à quel heureux hasard nous dûmes d'être épargnés. Mais, sous nos yeux, commença l'effroyable assassinat.

De retour au cantonnement, encore violemment ému, je racontai cet attentat au général à qui je demandai instamment l'autorisation de retourner sur les lieux avec tout mon peloton pour purger notre parti de cette bête fauve. Il se contenta de hausser les épaules. Puis, après le compte rendu de ma reconnaissance, il me renvoya à mon escadron en me priant de garder pour moi la nouvelle de ce nouveau crime.

Deux autres cabecillas, José Samaniego et son lieutenant Jergon (paillasse), étaient tous deux de très basse extraction. Leur audace en fit rapidement des chefs de bande fameux ; mais je dois le dire, aussi redoutés des populations carlistes que des soldats libéraux. C'étaient deux brutes cruelles que j'eusse sabrées avec moins de scrupule encore que El Cojo si je m'étais trouvé en face d'elles. Officiellement du

moins, les chefs du parti carliste les désavouaient ; on prétendait qu'ils s'en servaient en dessous main.

Cependant quels affreux misérables ! Samaniego punissait chez les femmes, la tiédeur des sentiments politiques en leur coupant les cheveux au ras de la tête ; quant aux hommes, ils étaient assommés, poignardés ou passés par les armes. »

Samaniego, le bandit, et le gouffre d'Izguquiza

« Il y a, dans les montagnes d'Estella, un gouffre qu'on appelle le trou d'Izqusquiza. C'est une faille profonde de plus de cent pieds qui baille subitement entre deux falaises par une ouverture étroite, à demi masquée dans les buissons du plateau. Très bas, au fond, cascade, entre les pointes aiguës des roches, un torrent dont les eaux s'engouffrent, écumantes, dans une caverne qu'il a creusée sous la montagne.

Samaniego avait traîné sur ce plateau désert quelques centaines de prisonniers et d'otages. Serré de près par les troupes libérales, il songea à s'en défaire ; mais il importait qu'aucun coup de feu ne donnât l'éveil à l'ennemi. Conduites au bord de l'abîme, ses victimes étaient invitées à sauter sur l'autre rive où elles auraient la vie sauve et pourraient fuir. Ceux qui refusaient de se hasarder étaient jetés dans le gouffre à coups de crosse. Quelques-uns, parmi les plus agiles, arrivaient, d'un élan désespéré, à atteindre les broussailles qui garnissaient l'arête opposée ; mais celles-ci ployant sous le poids, se déracinaient ; les corps tournoyaient dans le vide, heurtaient les parois et s'écrasaient enfin sur les rochers... Bien peu réussirent à s'enfuir. L'un d'eux m'a affirmé que plus de deux cents personnes, dont plusieurs femmes, avaient ainsi péri dans le trou d'Izqusquiza....

Dans les premiers jours d'août, mon régiment fut envoyé à Orduna pour surveiller la plaine de l'Ebre... »

L'auteur racontait alors les mouvements des armées ennemies et l'intervention de l'artillerie, mais d'abord sa rencontre avec un autre officier français, servant dans l'artillerie carliste, le lieutenant D... de L. Sa vie militaire lui donna l'occasion de revoir cet officier à Brest, dans l'infanterie de marine, puis à Kita, au Soudan, en 1884, où il succomba à une attaque de fièvre bilieuse hématurique.

Les lanciers et la blessure

« Nous galopions le long des couverts qui bordent le pied de la position, lorsque, subitement, débouche sur nous à grands cris un détachement du régiment ennemi de Numancia, les fameux lanciers du colonel Contreras. Ils couraient sur nous la lance en arrêt.

Je ne m'étais jamais mesuré avec cette arme ; aussi, la vue de ces longs engins qui hérissaient leur rangs, avec les petites flammes rouges voltigeant autour du fer, me fit éprouver une rapide angoisse.

Mais déjà nous étions engagés. Je coule entre deux lanciers dont l'un manque de m'éborgner et m'érafle le front. Ma lame, tendue en avant disparaît toute entière dans le flanc du second. Je suis presque désarçonné par le choc ; mon sabre me revient suspendu à la dragonne, la lame rougie, dans une courbe violente qui me fouette douloureusement le genou... Cette rencontre me coûtait deux cavaliers dont les chevaux galopaient fidèlement en queue du peloton, brides pendantes, les étriers vides battant les quartiers de la selle.... Nous ne voyions de la bataille que des nuages blancs qui s'élevaient au-dessus des crêtes et s'étalaient en longs voiles flottants... Vers onze heures, un aide de camp arrive, bride battue, près de notre brigadier et lui transmet un ordre.

- Acabalo ! Dezsvarinar ! A cheval ! Sabre main !...

Mon escadron se trouvait en tête... Tout de suite nous sommes fouettés par les balles.... Nous galopions doucement, en bon ordre, sur une interminable pente

découverte à l'extrémité de laquelle une ligne de tirailleurs ennemis était indiquée par un moutonnement bas de fumée blanche. Au centre, paraissait se grouper une masse imposante qui formait une grande tache sombre. Notre direction était droit sur cette masse... Notre galop s'allonge... Une nappe de plomb s'abattait sur notre régiment...

Enfin, nous traversons le rideau de fumée âcre qui nous masque le but. Devant moi, tout près, apparaissent, tragiquement grandis, des alignements d'hommes aux visages convulsés, des étages de baïonnettes tendues au bout desquelles jaillissent des souffles de feu.

Aveuglé, étourdi, inconscient, je m'engouffre dans cette fournaise, les sens éperdus.

Vaguement, je me rappelle avoir frappé à tour de bras, du tranchant et de la pointe ; ensuite, de m'être accroché à pleine main à la crinière de mon cheval, désarçonné, assommé d'un coup, avec la sensation qu'un mur s'écroulait sur ma tête.

J'avais été jeté bas par une baïonnette qui m'avait littéralement embroché les reins. La pointe effleurant l'épine dorsale m'avait donné au cerveau la commotion sous laquelle je m'étais abattu sur le sol, sans connaissance.

Quand je revins à moi, j'étais étendu, le nez contre terre, au milieu de cadavres ennemis parmi lesquels gisaient aussi des dolmans bleus... Le combat continuait, ardent sur ma gauche...

Après avoir examiné ma blessure, le chirurgien la déclara simple séton, sans aucun danger de complication ; il s'extasiait sur elle, il la trouvait admirable, il soulignait d'exclamations la chance inouïe que j'avais de me tirer d'un tel coup à si bon compte...

Mon régiment lui-même était très éprouvé, mon escadron avait particulièrement souffert ; dans mon peloton, il n'y avait plus que dix-huit hommes et quinze chevaux valides.

Le 6 août, nous étions à Orduna... Le deuxième cadet de mon escadron ne m'avait pas encore pardonné d'être Français et, sans doute, de lui avoir enlevé, bien involontairement du reste, le commandement qu'il espérait. C'était à tout sujet de désagréables altercations. »

Et en dépit d'une blessure mal refermée encore, provoqué par ce cadet, il accepta un nouveau duel dont il se sortit bien, en blessant son adversaire. ... Une heure après notre rencontre, le colonel me faisait appeler. Après une verte semonce, il m'ordonnait de partir le soir même pour Miravallès avec le demi-escadron dont, depuis la mort du lieutenant premier, j'avais le commandement. Il fut affecté ensuite à la surveillance de la côte entre Motrico et Zaraus que les croisières de l'escadre libérale tenaient sous la constante menace d'un débarquement, puis à Ondarra...

En surveillance sur la côte

« C'étaient d'incessantes alertes... Les journées de repos et les nuits tranquilles étaient rares... Entre temps, nous avons failli être écrasés, à Zumaya, dans l'auberge de la plage où nous cantonnions pendant nos courts moments de répit...

Un dimanche de la fin d'août, après le dîner, nous nous reposons dans la grande salle de l'auberge ; nos chevaux étaient logés dans l'écurie attenante. La flotte libérale stationnait sous vapeur depuis le matin à l'entrée de la baie..... Nous devisions tranquillement, heureux de ce bien être inaccoutumé, jouissant de la détente des nerfs et des muscles, lorsqu'un épouvantable tonnerre accompagné d'une formidable détonation éclate au-dessus de nos têtes. Nous sommes renversés

par un ébranlement violent... Le plafond de la salle s'effondre... Nous fuyons éperdus sous une pluie de tuiles, de plâtras et de décombres.

C'était le bombardement qui commençait. Un obus de gros calibre du cuirassé Victoria, qui était tombé sur le toit de l'hôtel, avait causé cette débâcle.....

Cet événement me valut le dernier désagrément dont ma qualité de Français m'ait fait pâtir en Espagne...A la nuit noire le feu cessa... Mais les nerfs étaient très excités. Tout de suite au souper en plein air, aux chandelles, derrière une mesure où plusieurs officiers s'étaient donné rendez-vous... »

Nouvelle algarade

Les officiers d'infanterie reprochèrent aux officiers d'artillerie de n'avoir pas fait leur devoir.

« La discussion s'échauffait... Nous étions à la fin du repas... Les têtes étaient montées ; on me le fit bien voir :

- Senor, me dit un des officiers d'artillerie en se levant tout congestionné de fureur et de vin, les mendiants ont-ils en France, l'habitude d'insulter ceux qui leur font la charité ?.... Je me dresse brusquement, mon verre à la main. D'un geste brutal, j'en lance le contenu au visage de l'artilleur qui, la barbe toute saupoudrée de gouttelettes, se jette sur moi en hurlant de colère... On nous sépare... Excités comme nous l'étions tous, l'affaire ne pouvait pas traîner...

Il faisait nuit noire. On nous plaça à quinze pas, l'arme au poing, à droite et à gauche, une chaise avec une bougie plantée dans le goulot d'une bouteille... J'éprouvai, en levant le bras, une vive douleur dans l'épaule et dans le côté. Mon revolver ne m'avait jamais paru si lourd.

Le duel commença....

A la cinquième cartouche, mon partenaire s'écroule dans l'ombre, derrière les chandelles. Nous accourons bouleversés. Mais le misérable ronflait à terre, paisiblement étendu, avec des aspirations sonores qui lui gonflaient la poitrine d'un mouvement régulier.

Je me retirai mortifié ; mes camarades plus encore.

L'autorisation de quitter l'armée et de me rendre à Zumarraga, au ministère de la Guerre, pour solliciter mon licenciement, me parvint au commencement de septembre.

Suivi de mon inséparable ordonnance, je parcourus à petites étapes, la route qui d'Aspeitia, gagne Zumarraga, puis Tolosa...

Un congé illimité me fut accordé sans difficulté « pour aller en France soigner mes blessures ». De solde, il ne fut point question. En revanche, j'appris avec plaisir que je venais d'être nommé chevalier de la Croix-Rouge du mérite militaire pour faits de guerre et que j'avais été récemment placé en tête de liste pour être titularisé dans le grade de lieutenant dont j'accomplissais depuis trois mois les fonctions. »

Retour en France

Pour regagner la France, Péroz passa donc à Azpeitia, lieu de naissance d'Ignace de Loyola dont il rappelait le souvenir, et arrivé à Tolosa, il descendait à nouveau à la Fonda de Sistiaga où, évidemment, il rencontra à nouveau le fameux capucin qui, après son aventure avec Paquita, l'avait fait affecter plus vite que prévu à une unité du front.

Il lui réserva encore une de ses surprises en faisant en sorte de le faire transiter par le fort de Santiagomendi, où il arriva le 14 septembre au soir.

« C'était entre l'artillerie de Saint Sébastien et les forts carlistes, un continuel échange de projectiles...Cependant, la nuit que je passai à Santiagomendi fut particulièrement émouvante. Une tempête continuelle de fer et de feu s'était abattue sur nous. Les guetteurs ne suffisaient plus à donner l'alarme...Une journée de plus à

observer les combats, et la nuit suivante un remue-ménage continu dans l'attente d'une nouvelle attaque...

Vers quatre heures, le commandant me fit appeler. Il fallait que je file tout de suite, aussi vite que possible, à Lastaola, où je remettrais au chef de poste l'ordre d'évacuer

- *Brûlez l'étape, señor teniente, car une attaque de nos postes frontière par la garnison d'Irun renforcée est imminente. Votre mission accomplie, je vous laisse libre de rentrer en France, conformément aux instructions que j'ai à votre sujet.* »

Avant de pouvoir franchir la frontière sur la Bidassoa, un peu en avant de Béhobie, Péroz dut encore affronter les troupes libérales, abandonner son cheval blessé, et réussir enfin à toucher la berge française.

« *Je fus conduit le soir même à Bayonne, et présenté le lendemain au consul d'Espagne. Ce personnage me proposa de me faire bénéficier de la loi de l'indulto.*

Il m'expliquait que, moyennant serment de fidélité à don Alfonso, je conserverais mon grade et ma décoration ; en revanche, je serais tenu de servir plusieurs années à Cuba. Moi, j'arguais de ma qualité de Français ; je demandais qu'on me laissât regagner en paix mes pénates. Mais personne ne voulait admettre ma nationalité. « Connu le truc ! » me disait l'adjudant de place. Tout le monde croyait si bien au « truc » que, finalement, malgré mes protestations, je fus officiellement interné à Avignon.... J'arrivai à Avignon quinze jours après avoir franchi la frontière.

Dans la cité des papes, il, y avait un grand nombre de mes compagnons d'armes casernés dans le château... Je n'eus ni le temps ni le désir de lier grandement connaissance avec eux ; car dès le lendemain, je recevais simultanément de mon père et d'un de mes oncles qui demeurait dans les environs de Lyon, les moyens matériels et légaux de continuer ma route...

Lorsque j'arrivai à Lure où mon père avait été récemment appelé à un nouveau poste, ma blessure était entièrement cicatrisée.

Il ne me restait plus, comme traces et comme souvenir matériel de cette équipée absurde, que deux bourrelets de chair rouge, marques indélébiles que je porte ourlées de chaque côté des reins. (259/PV) »

Source : (PV) Par Vocation

Commentaire

Naturellement, j'ai à nouveau résumé le texte de Péroz, sauf à produire un document de plusieurs milliers de pages.

Son récit, très détaillé, est susceptible d'intéresser les historiens espagnols, si ce n'est déjà fait. L'auteur porte en effet un regard étranger sur cette guerre civile, sans doute plus objectif que celui de beaucoup d'autres acteurs ou témoins.

En ce qui concerne nos lecteurs, ils auront fait la découverte d'un jeune officier, tout feu tout flammes, talentueux mais aussi téméraire, au cours de sa première expérience de vraie guerre, avec de vrais combats.

Mais cette expérience fut heureusement courte, car elle ne dura que quelques mois de l'été 1875, quatre mois en tout de juin à septembre

Les très nombreuses observations de l'auteur sur l'armée carliste, les horreurs de la guerre, et le concret d'une armée en campagne, ainsi que l'appréciation très nuancée qu'il donne du rôle de l'église espagnole, démontrent à la fois un incontestable talent de reporter militaire avant la lettre et l'indépendance d'esprit dont il faisait preuve à l'égard d'une religion qui était la sienne.

Chapitre 4

Dans l'infanterie de marine, Péroz a dix-huit ans

Retour au bercail familial

« L'accueil que je reçus de mes parents fut meilleur que je n'aurais osé l'espérer. Mes torts envers eux étaient graves. Non seulement j'avais abandonné sans leur consentement mes études et la France pour courir des aventures folles, mais encore j'avais soumis leur amour pour moi à d'effroyables angoisses. (266/PV)

Mon père, de tempérament audacieux et chevaleresque n'avait pu, après coup, se défendre d'un certain sentiment de bienveillance pour ma hardiesse et mon esprit entreprenant....

Ma mère, femme d'un solide bon sens et d'un jugement très sûr, regrettait vivement le temps et l'argent perdus dans cette fugue romanesque. Elle ressentait cependant quelque fierté de ma jeune virilité... »

L'alternative

« Plusieurs semaines se passèrent dans un repos absolu du corps et de l'esprit dont j'avais le plus grand besoin. Enfin, complètement rétabli, le moment était venu de reprendre mes études. Il fallait regagner l'année gaspillée et être prêt, dès le printemps prochain, à passer victorieusement l'examen de Saint-Cyr.

Tout naturellement, je pensais à me réinstaller en étudiant libre à Paris... Mais mon père, instruit par l'expérience, n'admettait sous aucun prétexte la possibilité de m'abandonner à pareille épreuve... Plusieurs jours furent remplis de dissensions et de chicanes au cours desquels ni l'un ni l'autre nous ne cédâmes sur nos positions ; puis tout à coup, mon père me posa enfin, comme ultimatum, ce dilemme imprévu : ou me soumettre et retourner à Sainte Barbe jusqu'aux examens ou m'engager.

Ma vanité, violemment surexcitée par la crainte de cet abaissement que je voyais dans la réintégration au collège, me fit admettre comme une délivrance la deuxième alternative. J'avais exactement dix-huit ans. Je supputai qu'en me distinguant je pourrais arriver sous-lieutenant de bonne heure encore. Je déclarai donc que j'étais prêt à prendre du service comme engagé.

Cependant, devant cette décision extrême qu'elle jugeait déplorable, ma mère avait trouvé une solution mixte que mon père et moi nous pouvions admettre...

C'est ainsi qu'au commencement de novembre, ma mère et moi nous partions pour Paris, à la recherche de l'installation rêvée (une pension chez un professeur, mais sans succès).

Puisque je ne voulais de l'internat à aucun prix et que je continuais à envisager comme seule possible la carrière militaire, il ne me restait plus qu'à entrer au régiment par la petite porte.

Quelle arme choisir ? Toutes mes aspirations me portaient vers la cavalerie... La cavalerie d'Algérie convenait merveilleusement à ces vues. J'écrivis au colonel d'un régiment de chasseurs d'Afrique, pour lui demander de m'agrée. La réponse fit chanceler mes espoirs : ma taille élevée était un empêchement formel.

Nous étions descendus dans un petit hôtel de la rue Croix-des-Petits-Champs auquel, depuis le commencement du siècle, ma famille est fidèle. Mon bisaïeul paternel, venant à la rencontre de mon grand-père qui rentrait d'Espagne grièvement blessé, s'y était installé en 1809.

A côté de nous, à table d'hôte, un lieutenant de vaisseau parlait volontiers des pays exotiques qu'il avait visités et des opérations de guerre qui s'y déroulaient... Avec beaucoup de bonne grâce il me parla de l'infanterie de marine, du renom d'héroïsme mérité que la guerre de 1870 et de hauts faits sur tous les points du globe lui avaient valu ; il insista spécialement sur les chances nombreuses d'avancement rapide que le hasard des campagnes y créaient.

C'était à cette arme qu'avaient appartenu les deux frères de Cendrecourt, l'un tout jeune colonel tué en Crimée, l'autre mort chef de bataillon à Toulon, ainsi que le commandant en retraite Questel, tous trois parents ou alliés de ma famille. Les promesses de Bazeilles, de l'armée de la Loire, de Villersexel, du Pas de la Cluse, accomplis par nos « marsouins » me revinrent à la mémoire.

Comment n'avais-je pas songé plus tôt à l'infanterie de marine ?...

Et c'est ainsi qu'après avoir signé divers papiers à la mairie du 1^{er} arrondissement de Paris... je roulais vers Toulon, dans la nuit du 22 novembre 1875. Le 4^{ème} régiment au titre duquel j'étais engagé pour cinq ans, tenait garnison là-bas...

C'est ainsi que dans les troupes coloniales affluaient alors des jeunes gens de toutes les classes de la société ; ils étaient mus par les ardeurs guerrières qu'avait réveillées la guerre de 1870. Mais leurs élans venaient s'amortir, se perdre bientôt dans l'abrutissement de la caserne en France aussi bien qu'aux colonies... »

Triste tableau de l'infanterie de marine de Toulon

« Dans les petites villes endormies, chef lieux des colonies, végétaient des régiments, des bataillons ensomnolés par l'air ambiant; les longues siestes y étaient coupées de rares manœuvres... »

Une marine vieillotte, accablée par le souvenir de son inutilité dans la dernière guerre, planait, suzerain débonnaire, sur l'engourdissement des activités et des corps. Elle veillait scrupuleusement à ce que rien ne vînt secouer cette torpeur languissante de laquelle ne surgissaient aucune complication, aucune difficulté qu'on eût été en peine de résoudre... Cette sorte d'anesthésie de l'esprit était le charme inavoué qui maintenait dans les rangs de l'infanterie de marine un certain nombre d'officiers.

Pour d'autres, c'était une existence abhorrée. Déçus dans leurs rêves d'activité, d'expansion de leurs énergies, ils cherchaient à abandonner cette arme, tombeau des illusions. Beaucoup de ceux qui n'y parvenaient pas se détraquaient; ils formaient dans les régiments stationnés en France la plus étrange collection d'originaux qu'on pût inventer

Les sous-officiers étaient de vieux soldats attendant leur retraite; aventuriers abrutis par tous les abus, mais soldats dans l'âme, redressés dans leurs plus basses orgies par le souvenir des exploits accomplis jadis. C'était aussi de tout jeunes gens, pour la plupart engagés volontaires, qui, trompés dans leurs aspirations de vie mouvementée et de batailles, étaient obsédés par l'unique désir de rentrer au plus tôt dans leur famille.

Quant aux soldats, la majeure partie se composait de braves garçons désignés par le sort; les autres étaient des volontaires, fils de famille en quête d'inédit, ouvriers des grandes villes au tempérament aventureux, enfin, malandrins crevant de faim ou serrés de trop près par la police. Cette clientèle spéciale très disparate se répartissait inégalement dans les quatre régiments. L'attraction du soleil et des joies faciles du Midi la rendait débordante à Toulon où tenait garnison le 4^{ème} régiment.

Mais, ce recrutement, mauvais à certains égards, en venant se fondre dans la masse des braves gens un peu gauches et lourds que la conscription nous envoyait,

donnait à ces derniers un montant, un entrain, une gaieté qui en faisaient une troupe à part...

C'était dans ce milieu que je m'étais jeté tête basse. Un engagé volontaire, pourvu d'éducation et d'instruction, pouvait en sortir de façon très différente : il devenait parfois fusilier de discipline, à jamais perdu par le contact des compagnons d'inconduite et de vices qu'il n'avait pas su éviter, tandis que beaucoup de ses camarades arrivaient à l'épaulette, et que d'autres se faisaient libérer aussitôt la fin de leur engagement venue. Très peu restaient sous-officiers de carrière.

J'éprouvai, en arrivant au corps, la sensation d'un homme poussé à l'improviste dans une eau boueuse, glacée et rapide; je fus saisi tout de suite d'une grande désespérance, le cerveau comme paralysé, entraîné d'abord presque sans connaissance, aveuglé, ahuri, abruti par le bouillonnement de nouveautés étranges et basses qui m'enveloppaient. »

Premières armes à Toulon et rude contact avec la caserne

« J'ignorais les usages militaires qui établissent qu'aucun étranger ne puisse pénétrer dans une caserne sans y avoir été autorisé par le sous-officier de garde. Aussi passai-je sous le porche tout droit, sans m'arrêter devant le sergent de planton; celui-ci, me prenant à mes vêtements et à ma tournure pour un officier en bourgeois, me saluait sans s'inquiéter autrement. J'étais vêtu avec quelque élégance : redingote à revers de soie avec une fleur piquée à la boutonnière, chapeau haut de forme.

Près de la porte, de jeunes officiers...

- Bonjour, cher; comment vas-tu ? D'où diable sors-tu ? Tu es donc des nôtres ?

C'était d'A..., sous-lieutenant tout frais émoulu de Saint-Cyr, un ancien camarade de classe. Nous nous étions perdus de vue depuis plusieurs années.

En deux mots, je lui explique mon cas... pendant que j'énonce ma situation actuelle, sa bonne figure ronde, ordinairement toute riante, devient sévère. D'un ton très froid, qui me parut même un peu cassant, il me dit pour toute réponse :

- Allez chez le major, on vous débrouillera. »

Péroz alla de surprise en surprise, en tombant tout d'abord chez un commandant qui l'accueillit fort bien...

« Ma redingote impeccable, la fleur à la boutonnière, le chapeau haut de forme l'avaient impressionné. Moi, je m'émerveillais, in petto, de l'urbanité parfaite de cet officier supérieur. »

Découvrant sa situation d'engagé, il renvoya illico Péroz chez un sergent secrétaire sur lequel sa redingote fit encore son effet.

« Nous sommes à peu près de la même taille ; quand vous en aurez assez de votre « redingue », vous serez bien aimable de songer à moi.

- Certainement sergent, je n'y manquerai pas. »

Et l'engagé volontaire Péroz fit connaissance du capitaine de la première compagnie

« Voici le capitaine.

La porte en effet s'ouvrait violemment. Un grand diable, poivre et sel, avec une longue moustache conquérante, pénétrait dans le bureau accompagné d'un cliquetis de sabre heurté aux dalles et d'anneaux de bélières secouées.

Immobile dans mon coin, je regardai avec un certain plaisir le magnifique capitaine que la Providence m'octroyait. Avec un pareil homme, on irait loin ! Quel gaillard ! Quelle allure ! Le brave des braves certainement !

Lisant le billet de recommandation du major :

- Très bien, mon garçon, très bien.... Il me plaît ce garçon... Comment t'appelles-tu ? Bien ! Bachelier ? Bien, bien ! De la graine d'officier, de N...

- Où t'es-tu engagé, mon garçon ?

- A Paris !

Et, comme s'il avait senti un scorpion sous sa chaise, il se levait d'un bond :

- A Paris ! Bon ! Encore une de ces crapules de Parisiens !....

- Mais regardez-moi cette tête de communard... Il crèvera sur l'échafaud !...

- Fous-moi le camp ! De N... qu'on le flanque à la cuisine ! Aide-cuisinier, le crève-la-faim !...

Dans la sentine puante (la cuisine) qu'était autrefois ce local, au milieu des cuisiniers et de leurs aides... l'allure insolite de mes vêtements continuait à agir... Ce fut, jusque dans les coins les plus reculés, une hilarité tonitruante. On se tordait littéralement : on se frappait sur les cuisses et dans le dos avec des exclamations d'admiration pour le capitaine P...

- Le sacré farceur ! Le bougre ! Ce qu'il la connaît cet animal ! »

Tuyau de poêle et torchons graillonnés

« Cependant le cuisinier en pied, mon nouveau chef, m'examinait en connaisseur. C'était un homme pratique qui savait tirer de son importante situation tous les avantages qu'elle comportait, et d'autres encore. Ses « frichtis » clandestins avaient une réputation de succulence méritée... les invitations à souper entre chien et loup, à l'heure où tout le monde dort encore, dans le fond de la cuisine obscure, le gaz éteint, un bout de bougie éclairant vaguement la fête, étaient très recherchées...

Il eût été parfaitement heureux si, quoiqu'il fût un homme très diligent et fort ordonné, il n'avait pas été constamment tracassé par les torchons.

Cette question l'obsédait... presque toujours il en manquait un, parfois les deux... Depuis quelque temps il n'avait en tête qu'une idée :

- Comment sauver mes torchons ?

Il me contemplait, méditatif, recueilli.

Ses regards étaient remontés à mon couvre-chef ; il le couvait des yeux. L'inspiration géniale ! Quoiqu'il n'eût pas lu Molière et qu'Aristote lui fût inconnu, il allait trancher la question des torchons par celle des chapeaux.

- Le capitaine, commença-t-il, t'a fourré pour cinq jours à la cuisine, mon garçon. C'est la mesure réglementaire. Et bien, moi, Jacques Marchal, cuisinier en pied de la première compagnie, je transforme ces cinq jours de corvée en cinq jours de permission. Mais tu vas me faire un plaisir.

J'acquiesçai, sans savoir où il voulait en venir.

- Donnes-moi ton « yau de poêle », et je te tiens quitte du reste.

Hélas ! Je n'y tenais plus guère, à ce haut de forme, dont l'aspect cossu était si peu en rapport avec les tristesses de la situation.

Je le lui tendis

- Merci mon vieux.

Une solide poignée de main.

Puis prenant sur la table un couteau de cuisine affilé, il l'introduisit délicatement le long du bord de mon huit-reflets ; d'un mouvement circulaire il détache le fond, ne laissant qu'une partie non découpée, un véritable couvercle avec sa charnière. Il s'en coiffe triomphalement, et d'un seul geste, il enfonce dans cette boîte portative ingénieuse ses deux torchons graillonnés.

- Maintenant, mon vieux, suis bien tranquille ; on ne me les chipera plus. Allons boire un litre, et je te rends ta liberté....

Six mois après, j'étais à mon tour caporal d'ordinaire, Jacques Marchal, cuisinier en pied de la première compagnie, portait toujours fièrement sur sa tête sa précieuse coiffure... »

Soldat de première classe le 24 mai 1875

« Un jour qu'il passait devant notre front (le capitaine P...), j'allais avoir six mois de service, il remarqua l'éclat dont brillait mon fournement qu'entretenait très méticuleusement et avec une sorte de dévotion mon voisin de lit, un vieux soldat proche de la retraite.... Arrêté net, les jambes écartées, les mains derrière le dos, il se mire dans mon ceinturon qu'un vif soleil fait reluire.

- Nom de Dieu, le beau soldat ! s'écrie-t-il enfin, trompetant du nez. De N... l'avez-vous proposé pour la première classe ? Non ? Mais à quoi songez-vous donc, mon garçon ? Qu'on le fourre sur l'état de proposition. Le surlendemain, 24 mai 1878, j'avais le droit d'arborer sur mes manches une large tresse en laine rouge.

Je ressentis quelque orgueil de cette distinction.

Pour l'obtenir, il fallait être très discipliné, très propre, et très bon tireur. Ce premier galon prouvait que j'étais tout cela ; j'en étais fier... Ma nomination de caporal suivit peu après...

Mes débuts dans l'infanterie de marine ont été très durs. Je voulais arriver, je suis arrivé. Je n'ai pas failli à la devise que j'avais prise (ero).

Mais que de difficultés, que d'obstacles ! Très peu me sont venus de mes chefs. J'étais zélé et discipliné, quoique un peu cassant. On me pardonnait ce travers, car le bruit s'était répandu que j'avais servi dans l'armée carliste en qualité d'officier ; on expliquait sans doute mon ton par l'habitude d'un commandement si différent de celui que confère le grade de caporal... »

Ce bruit avait couru à la suite de la visite d'un parent 'un soldat de la caserne qui avait servi dans l'armée carliste.

« Le lendemain le colonel était informé par l'adjudant de cet incident qui avait fait le tour du quartier. Il me fit appeler dans son cabinet... Quelques jours auparavant, je lui avais adressé une supplique pour être autorisé à suivre les cours du lycée ; je désirais me présenter à Saint-Cyr l'année suivante ; cette requête était restée sans réponse...

- J'avais l'intention de refuser votre demande, me dit-il ; le bruit qui m'a été rapporté que vous avez servi en qualité d'officier dans l'armée carliste, s'il est exact, me confirme dans cette intention. Ce racontar est-il fondé ?

- Oui, mon colonel...

Lorsque j'eus fini de lui conter mon odyssée :

- Eh bien, mon ami, me dit-il, il importe que vous continuiez à vivre au régiment et à ne vous y distinguer des autres soldats que par votre conduite et par votre travail. J'imagine que vous êtes une tête folle. Vous avez besoin d'un long calmant ; il faut que vous voyiez enfin les choses de la vie par leur côté terre à terre.... Avec de la volonté et du travail vous serez élève officier dans trois ans, et dans quatre ans sous-lieutenant.

Cette dernière prédiction se réalisa point par point. »

Des casernements odieux

« Entre temps, que de journées tristes et lourdes, de soirées sombres, de nuits odieuses dans cette caserne du Mourillon, trop petite pour les trois mille hommes qui y étaient entassés ! Et la puanteur nocturne des chambres où la fièvre typhoïde faisait rage, au milieu de ces lits serrés dans une si étroite promiscuité qu'on pouvait à peine se glisser entre deux couchettes.

Plus tard, les casernements à bord de vieux pontons humides et à demi pourris ! Nous y couchions, sans autre literie qu'une couverture, dans des hamacs en toile accrochés au plafond des immenses batteries ouvertes en plein hiver à tous les vents.

Je supportais assez bien toutes ces misères physiques.... Somme toute j'étais fier d'être soldat.... Mais ce qui m'était intolérable, c'étaient les brimades où perçait quelque mauvais sentiment de jalousie ou d'envie..... Aussi eussé-je au début, maille à partir avec quelques mauvais coucheurs, espèce assez commune dans mon arme. Il fallut aller plusieurs fois sur le terrain. »

La dernière affaire d'honneur

« C'étaient des rencontres banales au fleuret ; ma supériorité à l'épée me faisait la partie belle. Elles se terminaient pour mes adversaires, par quelques écorchures sans gravité. Une fois cependant, provoqué par un sous-officier breveté prévôt d'escrime, je dus, devant son acharnement à tirer dans la ligne basse, et pour ne pas être tué ou blessé grièvement, mettre mon adversaire hors de combat ; on le rapporta au quartier en assez mauvais état. Ce fut là ma dernière affaire d'honneur ; je n'ai plus, depuis, manié une épée qu'à la selle d'armes ou sur le champ de bataille. »

Séquelles de la commune et injustice militaire

L'auteur faisait ensuite état d'une injustice commise à l'endroit d'un sous-officier de l'Ecole d'Avor, à la fin de l'année 1878. Le sergent M...Z avait fait la guerre de 1870 en qualité de sous-lieutenant, mais il avait refusé de marcher contre la Commune : estimant qu'il s'agissait d'une guerre fratricide, il avait donc démissionné. Les hostilités terminées, il eut la surprise d'être convoqué à Saint-Cyr pour y achever ses études. Devenu sous-lieutenant, son ancien colonel le croisa un jour dans une rue de Versailles et le reconnut. Il le fit licencier de l'armée. M...Z qui aimait passionnément le métier militaire s'engagea donc dans l'infanterie de marine, où il retrouva Péroz.

Chaque année, l'inspecteur général le rayait impitoyablement du tableau d'avancement, alors qu'il eut été, à n'en pas douter, le meilleur élève d'Avor.

Cette année-là, le général B..., créole très exalté, sujet à des accès de rage furieux qui sont restés proverbiaux, le rayait encore cette fois de la liste de présentation.

M...Z quitta donc l'armée et se reconvertit dans la médecine de ville.

Péroz, sous-lieutenant

« En décembre 1879, je sortis de l'école des sous-officiers élève officiers d'infanterie. En ces temps lointains, le succès aux examens finaux ne donnait droit qu'au brevet d'aptitude au grade de sous-lieutenant ; on n'était promu qu'au fil des vacances... C'est ainsi que, nommé sous-lieutenant, le mois qui suivit mon retour au régiment, je figurais sur le même décret que des élèves officiers sortis deux années avant moi de l'école d'Avor, mes aînés de dix ans. »

« Le roi de Madagascar »

« Un de ces derniers était surnommé le roi de Madagascar. En 1870, il était sergent major en garnison à Mayotte. Le départ de son capitaine embarqué gravement malade, et la mort de son lieutenant, lui avaient valu le commandement de la compagnie. Depuis la déclaration de guerre, l'île sommeillait, totalement oubliée des pouvoirs publics. Plus de bateaux, plus de correspondance ; un paisible isolement dont tout le monde s'accommodait à merveille.

Un jour, cependant, une goélette venant de la Réunion apporte la nouvelle que la République est proclamée en France. Aucun communiqué officiel n'appuyait les correspondances privées et les confirmations des journaux.

Le gouverneur était un commissaire de la marine, qui, pour tout le monde, ne se serait pas permis, sans ordres précis du ministère, de décréter dans son gouvernement la déchéance de l'Empire. Cependant le sergent major D..., commandant occasionnel des troupes, l'y poussait vigoureusement. Mais l'autre s'en

défendait. D..., pour en finir, rassemble sa compagnie, enlève le gouverneur, l'embarque séance tenante sur la goélette qui retournait à la Réunion. Puis, il fait tirer le canon ; cent coups. Après cette salve émotive, il annonce aux Européens et aux indigènes accourus, stupéfaits, qu'il installe dans l'île le gouvernement de la République au nom duquel il administrera Mayotte jusqu'à plus ample informé.

Il est à peine croyable que le régime improvisé par ce remarquable motu proprio ait duré plusieurs semaines. Un navire de guerre, apportant un gouverneur véritable, remporta à la Réunion son extraordinaire prédécesseur qui, dès son débarquement fut cassé de son grade de sergent major et remis soldat de deuxième classe. »

Au 2^{ème} régiment d'infanterie de marine, à Brest.

« Mon bataillon appartenait au détachement de Pontannezen, hameau situé à quatre kilomètres de la ville. La troupe occupait de vieilles baraques humides et malsaines ; au temps du bagne, c'était l'hôpital des forçats. Les officiers étaient installés au couvent, ancienne habitation des sœurs et de l'aumônier ; deux pavillons délabrés, enfouis sous de beaux ombrages, entourés de hauts murs qui, sur un côté, se confondaient avec ceux de la caserne.

Ce séjour était une véritable préparation à l'existence des postes aux colonies. Combien d'entre eux ne ressemblaient-ils pas à ce coin isolé d'une monotone campagne bretonne ?

De jour ou de nuit, aucune distraction : la présence des officiers supérieurs, logés non loin de nous, nous tenait dans une continuelle contrainte.... Cependant, parfois, lorsque la compression avait atteint son plus haut degré, nous éclatons dans des fêtes furieuses au sortir desquelles les arrêts pleuvaient dru, au hasard des rencontres avec l'adjudant major.

C'étaient des randonnées somptueuses et bruyantes dans les rues de Brest, étroites et mal pavées

Hissés sur un haut break de course attelés à quatre, nos coiffures invraisemblables de trappeurs alternant avec les chapeaux les plus extravagants des bonnes filles qui s'étaient jointes à nous, suivis d'une meute de chiens de toutes races et de tout poil hurlant à pleine gueule, nous traversions la ville à grande allure, sonnant dans nos cors des fanfares inédites accompagnées du fausset suraigu de nos folles invitées....

Entre temps, on travaillait ferme : théories, conférences, cours, manœuvres. Du lever du soleil à la nuit, on ne nous accordait que de courtes heures de répit....

Mon tour de départ vint enfin. »

En route pour la Guadeloupe et un regard sans concession sur les conditions de sa traversée

« J'étais placé au bataillon de la Guadeloupe...

Nous embarquâmes à Toulon le 15 septembre 1881, sur la frégate transport de l'Etat Calvados, vieux navire mâté en trois mâts carrés ; il avait été muni d'une machine de deux cents chevaux, juste assez pour faciliter les atterrissages... deux cents quatre-vingt hommes d'équipage, huit cents cinquante passagers militaires, des femmes et des enfants étaient entassés dans les batteries ; huit à dix officiers de marine, une quarantaine d'officiers de troupe occupaient les cabines....

La vie à bord de ces transports de troupe était une continuelle et inexplicable brimade. Sous couvert de discipline, des exigences de la manœuvre, d'entretien de l'esprit militaire, comme aussi de la propreté du navire, on rendait aux passagers de toute condition et de tout rang, les traversées horriblement agaçantes et pénibles.

Le commandant du bord, le « Pacha », comme l'appelaient les officiers de marine, était une sorte de divinité que personne n'approchait... Quant aux officiers,

lieutenants de vaisseau et enseignes, ils affirmaient leur supériorité en nous astreignant à l'exécution de vieillottes consignes dont les origines se perdaient dans les ordonnances de Colbert et de Seignelay, les plus récentes dans le décret de 1811.... De même que l'équipage, nos hommes étaient divisés en deux bordées. On les employait aux travaux de nettoyage du navire ; parfois, ils étaient appelés à aider aux manœuvres du pont...

La nourriture était détestable, aussi bien pour les officiers passagers que pour la troupe. Elle était fournie par le « pourvoyeur », un gargotier engagé à forfait ; cet industriel faisait naturellement de son mieux pour réaliser les plus forts bénéfices en faisant consommer, au lieu de vivres frais, les conserves de rebut qu'il embarquait au départ. Rarement il mettait à profit les escales pour ravitailler... J'ai encore au gosier le relent de pourriture des œufs vieux de plusieurs mois... Par contraste, le carré des officiers du bord était abondamment approvisionné ; la cuisine y était excellente... »

Le chenil

« Quant aux hommes, ils vivaient au « plat ». C'est une petite baille en bois, cerclée de fer. Tout autour, ils s'asseyaient à croupetons ou à la turque. Sur le pont, par groupes de dix à douze, ils plongeaient les cuillers dans le clair brouet où surnageaient quelques lentilles et de rares haricots, très durs ; au fond, de petits cubes de lard ou de bœuf salé, des bribes de viande bouillie... N'était-ce pas un peu, sauf la cuiller, la conception d'un repas dans un chenil ? Là cependant, les chiens peuvent s'abreuver à grandes lampées, avantage inconnu aux passagers militaires ; eux ne pouvaient boire qu'au « charnier ». Ce nom, qui évoque des idées de sentine et de puanteur, désignait une tonne en fer placée sur le pont ; c'était le récipient d'eau potable des passagers. La bonde était traversée par une paille à laquelle, tour à tour, chacun venait sucer le précieux liquide ; une dévotion des lèvres, ignoble et horrible... Tour à tour, huit cents hommes venaient humblement, agenouillés, coller leur bouche. Ce supplice était un des plus intolérables de ces traversées interminables, à la merci des vents, sans appareil distillatoire à bord.

Notre navire roule, tangue et avance à petite allure, toutes voiles dehors, dans la haute mer. Toujours poussés par des vents favorables, après des jours, après des semaines, nous reconnaissons quelques-unes des côtes lointaines qui coupent l'horizon de leurs arêtes : les Baléares, Gibraltar, le pic de Ténériffe.

Depuis un mois, nous voguions ainsi... Jamais de navires en vue. La route que nous suivions n'était fréquentée, ni par les vapeurs, ni par les voiliers ; elle était une conception de notre commandant ; n'ayant pas navigué depuis dix ans, il avait pris sur la mer et sur la conduite des bateaux des idées très particulières, peu goûtées de ses officiers....

Enfin, un soir, une large tache noire apparaît à l'horizon ; elle s'élargit rapidement, lance vers le zénith de grands lambeaux de nuages d'encre festonnés ; tout à coup, la trombe d'eau et de vent s'abat sur nous...

Le 25 octobre, quarante jours exactement après notre départ de Toulon, le Calvados était mollement échoué sur tribord, dans la vase, par le travers de l'îlot du Connétable sur les côtes de Guyane... Notre commandant, qui craignait de se fier à son état-major, avait dédaigné la route que lui indiquait M.C..., l'officier des montres.

L'arrivée à la Guyane d'un bateau de l'Etat venant de France était un événement important ; il ne se présentait qu'une fois l'an.

Les berges de l'île Royale, en face de laquelle nous jetions l'ancre, était couverte de soldats et de gardiens...

Deux sensations morbides

« Mes impressions de l'arrivée, après cette longue navigation de six semaines entre ciel et eau, ne sont plus que deux sensations morbides...

Bientôt, je descendais à terre, dans l'île Saint Joseph, alors résidence d'été des gouverneurs. Cette indéfinissable senteur, déjà perçue au large comme une caresse des sens, me pénétra plus vive. Je fus au cimetière où ma compagnie presque entière avait été enterrée en 1877, fauchée par la fièvre jaune ; là, je me laissai couler, étendu tout au long sur une dalle funéraire... Mais soudain, dans un alanguissement appesanti par mille parfums inconnus, je perdis conscience de moi, de volonté et d'énergie ; je m'abandonnais, assoupi, anesthésié presque dans des souffles léthargiques de mort.

Sous moi, reposait le lieutenant Gontaut-Biron ; à côté, mon premier capitaine qui n'eut au monde, comme croix, que celle qui surmontait sa tombe. Deux de mes anciens sergents gisaient tout près ; à l'entour, sur des monolithes, des noms mille fois répétés. En les lisant sur ces pierres tombales, j'entendais des voix connues, j'évoquais les visages familiers et souriants de jadis.

J'étais heureux au milieu de tout ce néant reposant, parfumé, enveloppant.

L'autre sensation, funèbre aussi, est faite de souvenirs de sang épandu en larges nappes rouges sur des eaux épaisses, tièdes et boueuses, de visions de chairs mortes déchiquetées, arrachées en lambeaux, percées par des esquilles d'os broyés.

Parfois, de notre mouillage, très proche de l'île Royale (île du bagne), on entend le tintement grêle et argenté de la cloche de la chapelle. »

Et juste après, une chaloupe de forçats venait jeter au milieu de la baie des sacs jaunes enveloppant des morts, avant que la ronde des requins ne les entoure pour en faire leur festin.

Ennui mortel à la Guadeloupe

« Le 28 décembre, après une traversée de soixante-quatorze jours, je débarquais à la Guadeloupe... d'abord dans une demi-oisiveté, je pus admirer à loisir les sites admirables... Ensuite, je fus séduit par l'étude de la rare population créole... Bientôt, je fus empoigné par le désir de démêler, par une série de travaux topographiques détaillés, le chaos volcanique des monts qui s'entassent, au hasard des convulsions plutoniennes, pour former l'ossature de l'île...

Tout cela eut perdu de son charme, alors je fus pris d'un irrémédiable ennui... Mon ennui était mortel ; il tournait à la désespérance.

Sur ces entrefaites, le général Brière de l'Isle vint nous inspecter. J'étais directeur des écoles régimentaires. Il fut frappé des résultats obtenus dans l'instruction des hommes de troupe... Il m'offrit de demander au ministre de la Marine une récompense pour mes travaux. Je le suppliai, en grâce, de me faire obtenir celle d'un prompt rapatriement et d'une désignation postérieure pour le Soudan, - le Haut Sénégal, comme on disait alors, - la seule de nos possessions où l'on eût chance d'expéditionner.

Quelques mois après son départ, j'étais rappelé à Brest à la suite d'un mouvement de cadres nécessité par une promotion récente.

En mai 1883, la frégate l'Orne, qui faisait la tournée des Antilles, me prit à son bord... Après les péripéties nautiques coutumières, nous arrivâmes enfin à Toulon, complètement déprimés par cette traversée de soixante jours... C'est ainsi, il y a un quart de siècle, que la marine française utilisait son matériel démodé pour transporter ses troupes aux Antilles ou pour les ramener en France. Elle consacrait cent trente jours à cette double traversée, ce pendant que les paquebots des compagnies subventionnées exécutaient le même parcours en moins de trente jours... »

L'infamie de la baronne espagnole en mantille

« Aussitôt débarqué, je courus à Vesoul embrasser ma mère que je n'avais pas vue depuis deux ans.

Mon père était mort plusieurs années auparavant ; il avait été assommé, pendant une attaque de goutte violente, par une fausse nouvelle, épouvantable et tragique, méchamment colportée par cette jeune femme dont jadis j'avais involontairement surpris l'intrigue à la cour de don Carlos.

Lorsque j'étais en garnison à Toulon, il y avait en Cochinchine un soldat d'infanterie de marine, originaire de Franche Comté, dont le nom présentait quelque ressemblance avec le mien. Cet homme... s'était emparé d'une chaloupe à vapeur armée d'un canon léger. Avec cette embarcation, il terrorisait les Annamites des villages riverains sur lesquels il levait des contributions ; il attaquait, pillait et coulait à l'occasion les jonques de commerce.

Fait prisonnier après une série de fâcheux exploits, il avait été condamné à mort et fusillé à Saïgon.

Des journaux avaient vaguement rapporté cette affaire ; ils ne donnaient que l'initiale du nom du condamné.

Entre temps, le bruit des aventures de la dame du palais de Tolosa s'était répandu... elle m'attribua l'indiscrétion et me voua une haine implacable. C'est ainsi qu'aveuglée par le désir de se venger, elle donnait à tout venant la clef de l'anonymat du soldat pirate...

Le censeur du lycée à qui ses propos étaient revenus avait trouvé là une merveilleuse occasion d'un cours de morale et de discipline à ses élèves... On crut nécessaire de mettre ma mère au courant de cette triste histoire... Mes parents habitaient alors Montbéliard où une promotion venait de les fixer. Ma mère était assise au chevet de mon pauvre père qui, après une crise douloureuse, s'était enfin endormi. Pendant qu'elle lisait la calomnieuse nouvelle qu'on venait de lui transmettre, le malade s'était réveillé. En ouvrant les yeux, il voit la figure altérée de sa femme ; il se penche légèrement et lit avec elle, sans qu'elle le remarque. C'était la page où l'on contait ma mort... Quelques jours après, il était mort. Mis en permission trop tard par mon colonel, j'arrivai à la maison le lendemain du jour où il fut déposé dans le cimetière de Vesoul, aux côtés de ses parents, en ce coin de terre sur lequel la Vierge de la Motte, étend, très haut, ses mains bénissantes.

Pendant que j'étais à la Guadeloupe, ma sœur s'était mariée. Ma mère vivait seule. Mais c'était une vaillante femme ; elle ne fit aucune objection au prochain départ dont je caressais l'idée et qui m'était en quelque sorte promis.

De retour au régiment, je suivis les grandes manœuvres de l'Est ; une brigade de mon arme y prenait part. Le général Brière de l'Isle, qui la commandait, me témoigna une bienveillance marquée ; il voulut bien ainsi se rappeler qu'il s'était engagé à me faire envoyer au Soudan.

Commentaire

Ce qui frappe dans ce récit, comme très souvent dans d'autres récits de Péroz, c'est la franchise dont il faisait preuve pour décrire les situations familiales ou militaires qu'il rencontrait successivement dans l'infanterie de marine.

L'épisode de la mort de son père est étrange, car on ne comprend pas par quelle voie comment cette « jeune » dame de la cour de Don Carlos avait pu faire courir le bruit de la mort de Péroz.

Alors bien sûr, le lecteur dira qu'il ne fallait pas beaucoup de courage pour le faire tous ces aveux à la fin de sa carrière militaire, plus de trente après les faits, mais le même lecteur pourra constater, dans les chapitres qui suivent, que l'officier Péroz faisait preuve de la même franchise, en racontant des faits récents de quelques années.

L'auteur décrivait tout d'abord le triste état du régiment d'infanterie de marine de Toulon, comme de Brest, aussi bien dans son recrutement, dans son commandement, que dans son casernement. Ses anecdotes ont souvent un parfum de Courteline, notamment le haut de forme du cuisinier, ou les courses à travers Brest.

Son tableau était désespérant, comme il l'écrivait, d'autant plus qu'il avait constaté, à Vesoul, en 1870 et 1871, le même triste état de l'armée française.

La marine n'était pas non plus dans une situation très brillante. Matériel vieillot, mais aussi comportement incroyable des officiers de marine à l'endroit de leurs collègues de l'infanterie, mais aussi de tous les passagers militaires comme civils. Les bateaux militaires faisaient encore une course de lenteur, en comparaison de celle des paquebots civils.

Sa description de la traversée vers la Guyane, puis la Guadeloupe, annonçait celle, aussi triste et aussi lente, qu'il fit, en 1892, lors de son retour de campagne, sur le fleuve Sénégal, à la fin de sa dernière campagne sur le Niger.

Comme il le fera également dans ses autres récits, l'auteur ne manquait pas d'épingler au passage la corruption des « pourvoyeurs » de ravitaillement,

Enfin, et lecteur en aura peut-être été rassuré, à Toulon, Péroz conclut sa folle jeunesse par sa dernière affaire d'honneur.

Source (PV) (Par Vocation

